

LARSEN

LE MAGAZINE DE L'ACTUALITÉ MUSICALE EN FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES

N° 32 - MARS / AVRIL 2019

Henri PFR

L'AVENTURIER DU DANCEFLOOR

COCAÏNE PISS | CÉLINE GILLAIN | MONTEVIDEO | LA JUNGLE |
CHICOS Y MENDEZ | KEL ASSOUF | ROBERT JEANNE | JODIE DEVOS |
LA SUPERVISION MUSICALE | BELGIAN JAZZ MEETING | BELGIAN POP |



Périodique : 5 x par an

BELGIQUE-BELGIE

P.P. - P.B.
1099 BRUXELLES/X
1/1746

AUTORISATION
Bureau de dépôt :
Bruxelles/x

LES INTEMPORELLES

SLOW MUSIC FESTIVAL



www.lesintemporelles.eu

SAMEDI 4 MAI 2019

ESPACE VICTOR JARA SOIGNIES

PLACE VAN ZEELAND, 31 ► TICKETS +3267347426 ►
BILLETWEB.FR



STÉPHANE GALLAND & (THE MYSTERY OF) KEM

[Aka Moon Drummer Project]

ÉTIENNE JAUMET

SIGHFIRE

SEA SONG(E)S



**STAGE D'INITIATION
ET DE PERFECTIONNEMENT
AU JAZZ**

OUVERT À TOUS INSTRUMENTS

14 → 20

JUILLET LA MARLAGNE
WÉPION (NAMUR)

2019 **INFOS & INSCRIPTIONS**
WWW.LESLUNDISDHORTENSE.BE

KIDZIK BRUXELLES

DU 2 AU 31 MARS 2019

SPECTACLES, ATELIERS ET PROJECTIONS
POUR LES ENFANTS AUX QUATRE COINS DE LA CAPITALE

**SUPERSKA - WALT DISNERDS - PIERRE ET
LE LOUP - PIC-NIC RENDEZ-VOUS - LES
GROS OURS - LA FAMILLE HANDELDRON**

**LITTLE DROPS - LE CORDON MUSICAL - ASKANYI - MONSIEUR
TIMOTÉ - LES ATELIERS DE LA CHAISE MUSICALE - COMÈTE -
MANGÉ POU LE COEUR - LE GARÇON ET LE MONDE (PROJEC-
TION) - LE ROI QUI N'AIMAIT PAS LA MUSIQUE - AÏDA ET LE
RÊVE DE DROMADAIRE - ...**



WWW.KIDZIK.BE



LARSEN

CONSEIL DE LA MUSIQUE

Quai au Bois de Construction, 10 - 1000 Bruxelles
 www.conseildelamusique.be
 Contact par mail:
 larsen@conseildelamusique.be

Contactez la rédaction :

première lettre du prénom.nom@conseildelamusique.be

RÉDACTION

Directrice de la rédaction
 Claire Monville

Comité de rédaction

Nicolas Alsteen
 Julien Chanet
 François-Xavier Descamps
 Christophe Hars
 Claire Monville

Coordinateur de la rédaction

François-Xavier Descamps

Rédacteurs

Nicolas Alsteen
 François-Xavier Descamps

Collaborateurs

Nicolas Capart
 Serge Coosemans
 Valentin Dauchot
 Jean-Pierre Goffin
 Véronique Laurent
 Luc Lorfèvre
 Jacques Prouvost
 Stéphane Renard
 David Salomonowicz
 Timour Sanli
 Dominique Simonet
 Didier Stiers

Correcteurs

Christine Lafontaine
 Nicolas Lommers

Couverture

Henri PFR
 © Guillaume Kayacan

PROMOTION & DIFFUSION

François-Xavier Descamps

ABONNEMENT

Vous pouvez vous abonner gratuitement à Larsen.
 larsen@conseildelamusique.be
 Tél.: 02 550 13 20

CONCEPTION GRAPHIQUE

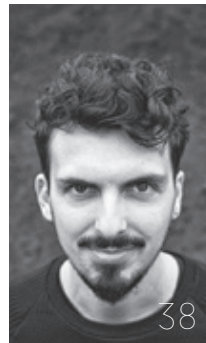
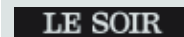
Mikan

Impression

Graphius

Prochain numéro

Mai 2019



Édito

Une fois n'est pas coutume, ce numéro fait la part belle au jazz. On y aborde la 4^e édition des Belgian Jazz Meeting, cet événement bicommunautaire né du souhait de rendre plus présent le jazz belge sur la scène internationale. Un objectif complètement atteint vu les nombreuses retombées pour les musiciens. Autre conséquence positive de cette initiative (vraiment pas banale dans notre pays) : les collaborations entre artistes et entre structures du Nord et du Sud du pays ne cessent de se multiplier.

Larsen s'est également intéressé au nouveau projet de Fabian Fiorini et est aussi allé faire un petit tour dans les clubs de jazz en Flandre. Mais il a surtout rencontré le saxophoniste Robert Jeanne, une des figures emblématiques du jazz de la Cité Ardente, qui nous rappelle que, jadis, le jazz s'apprenait et se vivait autrement.

Entre toutes ces notes bleues, quelques riffs et notes de guitares : le punk énervé de Cocaine Piss ou le retour, après six ans d'absence, de la pop de Montevideo mais aussi le blues rock de Kel Assouf.

Sans oublier le « Legendary Tour » de Chance qui a presque fait salle comble dans des lieux aussi mythiques que Wembley, l'Olympia ou le Madison Square. Un joli coup de com mais surtout une belle touche d'humour teintée d'un incroyable sens de l'autodérision.

Bonne lecture

Claire Monville

Sommaire

CONCOURS

Suivez nos pages Facebook (Larsen / Conseil de la Musique) et tentez votre chance afin de gagner des places pour les différents concours que nous organisons.

www.facebook.com/ConseildelaMusique

www.facebook.com/magazinelarsen

CRÉDITS

Jekyll N'Hyde, Charlier,
 Arnaud Ghys, Maël
 G. Lagadec, Bernard
 Babette

OUVERTURE

LES DISQUES DU DÉCLIC Jodie Devos P.4
 EN VRAC P.5

RENCONTRES

ENTRETIEN Henri PFR P.8
 RENCONTRE Cocaine Piss P.11
 RENCONTRE La Jungle P.12
 RENCONTRE Synthômas P.13
 RENCONTRE Céline Gillain P.14
 RENCONTRE Montevideo P.15
 RENCONTRE Chicos y Mendez P.16
 RENCONTRE Kel Assouf P.17
 RENCONTRE Désir & Fiorini P.18
 RENCONTRE Barroco Tout P.19
 TRAJECTOIRE Robert Jeanne P.20

ZOOM

Belgian Jazz Meeting P.22
 French pop au pays de la frite P.24

ARTICLES

APERÇUS La Grande Clameur / Le Plan Culte P.27
 LE.COM Quand la RTBF se remet en musique P.28
 DÉCRYPTAGE La supervision musicale en Belgique P.30
 IN SITU Art Base P.32
 POURQUOI? Chance a-t-il fait Wembley? P.36
 VUE DE FLANDRE Jazz clubs in Vlaanderen P.37

LES SORTIES

EN FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES P.34
 LISTE DES SORTIES P.36

BONUS

L'INTERVIEW INDISCRÈTE Chez Antoine Pierre P.38
 C'ÉTAIT EN... Décembre 1980 P.39



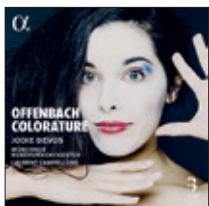
© Marco Bongiorno

Elle a démarré 2019 en trombe avec un Diapason d'Or pour son premier disque solo, où elle enchaîne des airs d'Offenbach avec l'éclat des grandes sopranos colorature (Alpha). Elle est nommée aux International Opera Awards. Et elle sera bientôt la « Reine de la Nuit » dans la nouvelle production de Robert Carsen à l'Opéra de Paris.

Depuis sa deuxième place au Concours Reine Élisabeth en 2014, la soprano Jodie Devos a conquis les cœurs et la scène lyrique internationale. Désarmante de simplicité avec le public, bossuese impitoyable avec elle-même, elle assume sa passion pour l'opéra et le classique sans renier la « pop » de sa jeunesse.

Ses parents écoutaient les géants des seventies. Elle y a pris goût. Et lorsqu'on lui demande quels sont ses disques fétiches, elle accepte à condition de ne pas devoir se limiter au classique !

STÉPHANE RENARD



Offenbach
Colorature
Jodie Devos. The
Münchner Rundfunk-
orchester. Laurent
Campellone
Alpha Classics

LES DISQUES DU DÉCLIC

Jodie Devos



Queen
Made in Heaven
Parlophone

J'ai connu Queen à travers le spectacle *Le Presbytère* du Béjart Ballet Lausanne, qui passait à la télé. J'ai regardé la vidéo un million de fois. J'adore la danse et particulièrement celle de Béjart. Ce spectacle-là était d'autant plus fascinant que la musique de Queen croisait celle de Mozart. Je me suis précipitée sur les disques de Queen que nous avions à la maison, dont *Made in Heaven* et *A Night at the Opera*, avec *Bohemian Rhapsody*. J'avais 15 ans, et je puisais dans cette musique une énergie incroyable, de celle qui permet d'avancer. Cela dit, c'est vrai pour toutes les musiques. Elles m'ancrent dans ce que je suis, me donnent de la force. Le côté « super-héros » ... ! Mais je suppose que le côté opératique de Queen explique aussi pourquoi ce groupe m'a tant fascinée.



Jules Massenet
Cendrillon
Federica Von Stade -
Julius Rudel
Sony

Ma version de rêve est celle de Frederica Von Stade, avec Jules Bastin. J'ai chanté *Air de la Fée* pour mon examen final à l'IMEP, à Namur. Mais je n'ai découvert l'opéra en entier qu'en revenant de mes études à Londres. Je préparais alors mon agrégation pour un diplôme de professeur et j'ai dû faire un stage d'assistante à la mise en scène d'un opéra. Ce fut *Cendrillon*. J'ai adoré le stage en coulisses, j'ai été extrêmement frustrée de ne pouvoir chanter ! Mais, surtout, j'ai vraiment appris à aimer Massenet. Et c'est bien souvent cet opéra-là que j'écoute quand j'ai besoin d'une musique qui me rende heureuse. Quand je dois un peu me remonter le moral, j'appelle *Cendrillon* à la rescousse. Peut-être est-ce parce que j'étais fan de Disney dans mon enfance. C'est un opéra parfait. Je vais d'ailleurs chanter la Fée dans une nouvelle production, l'an prochain. Mais chut...



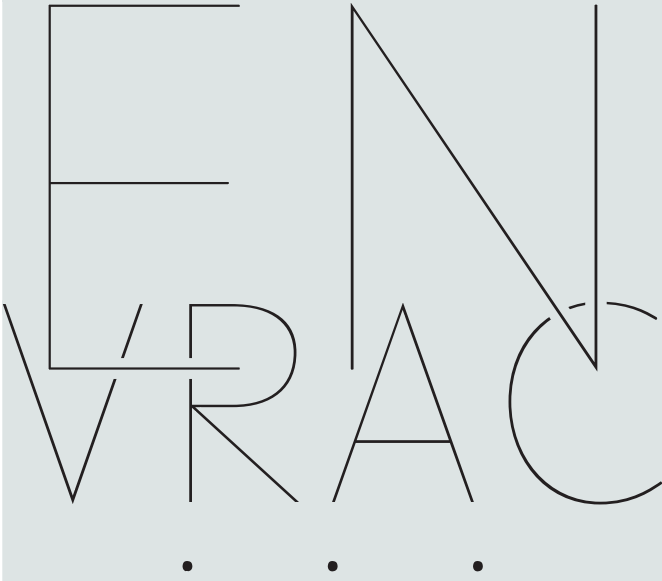
**Robert Plant &
Jimmy Page**
No Quarter
Phonogram

Ce disque-là a beaucoup marqué ma vie et il revient sans cesse. Ce n'est pas vraiment un CD de Led Zeppelin, mais le duo Plant / Page qui a repris certains tubes, arrangés pour orchestre marocain, avec des chanteurs orientaux. C'est un fabuleux mélange des genres, avec bien sûr *Kashmir*, l'un des titres les plus célèbres du groupe. Quand j'avais 9 ou 10 ans, on avait la cassette audio de Led Zeppelin dans la voiture. Quand on trouvait la piste avec *Kashmir*, ce qui n'était pas évident, c'était la folie à bord. Mais cela nous motivait, ma sœur et moi, à aller à l'école ! Il existe aujourd'hui un DVD, tourné dans des plaines marocaines. Somptueux.



Léo Delibes
Lakmé
Natalie Dessay -
Michel Plasson
Erato

Oserais-je avouer que cet opéra-là me fait autant d'effet que Queen ? J'y puise ce même sentiment de force. Ce sont évidemment deux univers radicalement différents, mais la musique de Delibes me touche profondément par sa très grande richesse harmonique. Elle est très mélodieuse. Un opéra d'une beauté absolue, magique, dont j'ai eu la chance d'interpréter le rôle-titre à l'opéra de Tours (*elle y fut « éblouissante » selon la presse française - ndr*). Le livret est peut-être un peu suranné, mais l'écriture musicale fait rarement dans le kitch et son orientalisme est extrêmement bien amené. J'avoue que l'air des clochettes, le plus connu, n'est pas mon préféré. Écoutez le premier duo entre Gérard et Lakmé. Écoutez le final... À tomber par terre ! (*et elle se met à chanter...! - ndr*)



JODIE DEVOS

**Nommée aux « Oscars »
de l'Opéra**

Jodie Devos est nommée aux International Opera Awards 2019 dans la catégorie « Jeune chanteur », après une année 2018 bien remplie. Reine de la Nuit pour Romeo Castellucci, Comtesse Adèle à l'Opéra Royal de Wallonie et beaucoup de projets à l'international l'attendent encore dans les mois à venir. On peut comparer ces Opera Awards à des Oscars de l'Opéra international. Ils seront décernés le 29 avril au Sadler's Wells Theatre à Londres par un jury présidé par John Allison, rédacteur au magazine Opera et également critique pour le Daily Telegraph.

LES ONDES MOYENNES

La fin d'une époque

Le 1^{er} janvier 2019, les différents émetteurs permettant d'écouter certaines chaînes de la RTBF encore diffusées en modulation d'amplitude se sont tus... Depuis quelques années déjà, une autre technologie a commencé à supplanter les anciens moyens de diffusion analogiques : le DAB, d'abord, devenu aujourd'hui DAB+. Une diffusion numérique donc qui offre de nombreux avantages : possibilité d'envoyer des infos complémentaires à l'auditeur, meilleure qualité sonore sans interférence, mode plus écologique, etc. On n'arrête pas le progrès...



LISBETH BAEUS

La Meilleure de l'année 2018

Le prix des Meilleurs de l'année 2018 (lancé par l'émission de la RTBF *C'est du Belge* en partenariat avec Paris-Match) récompense des talents qui se sont distingués durant l'année écoulée et qui sont les coups de cœur des deux rédactions. C'est la violoniste Lisbeth Baelus qui a été élue meilleure artiste classique pour l'année 2018. Découvrez-la sur www.taurus-quartet.be/ liesbeth-baelus.com.

LOÏC NOTTET

**Champion belge
des droits d'auteur**

Grâce à sa chanson Million Eyes, et d'après les statistiques de la Sabam, Loïc Nottet est l'artiste belge qui a gagné le plus en droits d'auteur en 2018. Le chanteur occupe la 5^e place du classement mondial des droits d'auteur répartis en Belgique en 2018. Le morceau ayant rapporté le plus de droits d'auteur en 2018 est *I Feel It Coming*, d'Abel Tesfaye (The Weeknd) en collaboration avec Daft Punk, juste devant *Something Just Like This* (The Chainsmokers et Coldplay). *Million Eyes* devance de justesse *City Lights* de Pierre Dumoulin et Ellie Delvaux (Blanche), qui a représenté la Belgique au dernier concours Eurovision.

THREATIN

40.000 fans sur Facebook

Un récent article sur le site web de Tsugi relatait l'histoire de ce groupe, mené par Jared Threatin, qui avait planifié une tournée en Europe qui s'était finalement soldée à jouer devant des salles vides et mené à des annulations... et ce, malgré des milliers de « like » sur leur page et de nombreuses personnes intéressées par leurs « events ». La raison ? Threatin existe bel et bien mais tout ce qui l'entoure a été construit de toutes pièces : des achats de « like » et de « followers », un site web bidon (faux label, faux tourneur)... Bref, tout ce qui permettait à Jared d'offrir une façade aguçante et vraisemblable et de démarcher les salles pour son groupe. De quoi relativiser sérieusement tout ce qu'on pensait sur la crédibilité de Facebook et du web, non ?

www.tsugi.fr

SMART ET SES CONSEILS AUX MUSICIENS

Les musiciens et interprètes représentent l'une des premières professions ayant conduit à la création de SMart en 1998. Il fallait des solutions pratiques pour les aider à gérer leurs contrats et à développer leur carrière, dégageant ainsi du temps pour répéter ou composer. Aujourd'hui encore, les musiciens composent une part non négligeable des bénéficiaires de leurs services et SMart leur prodigue ses bons conseils via un vade mecum en ligne que vous pouvez trouver à cette adresse : <https://smartbe.be> et intitulé *Musicien.ne : Quelques réalités du métier*.

LES CHEFFES À L'HONNEUR

La Philharmonie de Paris organisait en novembre dernier son premier tremplin pour jeunes cheffes d'orchestre. Un événement signe de l'engagement de plusieurs institutions en faveur de l'égalité hommes-femmes... dans le milieu musical. Laurent Bayle, directeur de l'institution : *Les femmes aujourd'hui représentent 1, 2 ou 3% des chefs d'orchestre. Face à ce constat qui reflète le poids d'un héritage, il est inconcevable que l'on ne prenne pas en compte l'évolution de la société. En tant qu'institution et collectif, c'est notre rôle d'initier un mouvement pour un meilleur équilibre, pouvait-on lire sur le site francemusique.fr. On ne parlera pas ici de compétition car ce tremplin a été plus conçu comme outil professionnel que comme concours. Il donne ainsi l'occasion à six jeunes cheffes de se présenter à diverses personnalités artistiques : des directeurs et directrices d'orchestres, des programmeurs et programmatrices. Avec à la clé trois « prix » : une résidence avec l'Orchestre de Picardie, une collaboration avec la Philharmonie de Paris autour d'un projet éducatif et un prix remis par les musiciens de l'Orchestre de Picardie.*

MUSIC(É)COLOGIE

C'est le journal suisse Le temps qui donnait le ton dans un récent article : malgré la prise de conscience massive de ces dernières années, le milieu de l'art et le monde culturel peinent à entrer dans une nouvelle ère « écologique » de leurs pratiques. Bâtiments non conformes et consommation énergétique colossale, transports à qui mieux-mieux, scénographies non réutilisables, etc. etc. etc. Alors, c'est pour quand la transition écologique dans la culture ? C'est urgentissime !

À lire sur www.letemps.ch

INTERNATIONAL JAZZ DAY

Le 30, j'peux pas, j'ai jazz

C'est en novembre 2011 que le légendaire pianiste Herbie Hancock et l'UNESCO ont créé la Journée Internationale du jazz. Célébrée le 30 avril, cette journée vise à réunir des communautés, des écoles, des musiciens de tous styles et âges partout dans le monde pour célébrer le jazz, ses racines et son influence. Soyez attentifs aux diverses activités qui seront proposées dans ce cadre le mardi 30 avril.

POURQUOI LES LIEUX ALTERNATIFS DISPARAISSENT ?

C'est la question que s'est posé le webzine Shoot Me Again, revenant sur les difficultés des gérants de petits lieux en Wallonie et à Bruxelles. Formatage de l'offre, plaintes pour nuisances, manque de soutien des autorités mais aussi du public... autant de difficultés qui bien souvent poussent ces organisateurs à mettre la clé sous la porte.

À lire sur www.shootmeagain.com

BX1

La radio !

La Cocof et les responsables de BX1 ont signé en décembre dernier le nouveau contrat de gestion liant l'institution francophone bruxelloise et la chaîne de télévision régionale et ce, pour la période 2019-2024. Ce document détaille les projets qui seront portés par le média bruxellois pour les cinq prochaines années et décrit désormais BX1 comme « éditeur de contenus numériques d'information régionale sur tous les supports ». Ainsi, après la télévision et Internet, BX1 sera bientôt une station de radio. Cette station sera d'abord lancée sur le web et aura pour mission première l'information bruxelloise. BX1 a donc sollicité une fréquence FM et DAB+ auprès du Conseil Supérieur de l'Audiovisuel pour ce faire.

MARC YSAYE RETRAITÉ

Mais pas trop...

Marc Ysaye, directeur de Classic 21, est pensionné depuis ce 31 janvier 2019. L'animateur des Classiques du dimanche matin ne quitte néanmoins pas totalement sa radio, il y conserve des missions de conseiller et son émission emblématique ainsi que le *Making of*. Il est également question d'émissions spéciales qui lui seront confiées.



DUO VERMEULEN VERPOEST ET URBAN PIANO QUARTET

Supernovas 2019

Supernova est un concours pour de jeunes ensembles de musique de chambre professionnels et innovants. Ces ensembles s'attachent à donner une vision personnelle et originale de la musique classique. Chaque année, des programmeurs professionnels de la scène classique belge élisent un ensemble néerlandophone et un ensemble francophone. Parmi les six finalistes de 2019 (Duo Vermeulen Verpoest, Urban Piano Quartet, Trio Becel, Down The Rabbit Hole, Sonos Ensemble et Crossbones Trombone Collective), seuls un ensemble flamand et un ensemble wallon ont pu recevoir le prix Supernova. Il s'agit du Duo Vermeulen Verpoest et du Urban Piano Quartet. Les votes du jury et du public ont été unanimes.

<https://supernovaclassic.be>

BILAN DE SANTÉ POSITIF POUR LA RTBF

L'administrateur général de la RTBF a présenté début janvier les résultats des chiffres d'audience de la RTBF pour l'année 2018. Un bilan qui place le média en tête des audiences cumulées en radio. La télévision est en progression et se hausse aux résultats du groupe RTL. Sur internet, la RTBF se place en deuxième position, juste derrière Sudpresse. Avec de plus en plus de contenus en ligne et sur les réseaux sociaux, la RTBF semble s'imposer comme un acteur global et surtout capable de toucher les jeunes.

ON BAISSÉ LE SON PARTOUT !

La France n'échappe pas à la tendance générale ou du moins à celle qui prévaut en Belgique à l'heure actuelle: on jouera donc moins fort dans les lieux de rassemblement de la musique. La législation française prévoit donc une baisse générale de 3 db dans chaque type d'établissement ou de festival. Ce qui n'est pas sans poser de problèmes pour les plus petites salles, où le son provient en bonne partie de la scène (et non du matériel d'amplification de la salle) et qui pour certaines deviendront techniquement injouables... mais plus respectueuses de vos oreilles.

CHECK

CHECK VOLE DE SES PROPRES AILES

Lancée début 2018, Check est né d'un partenariat entre RTL Belgium, Back in the Dayz et Digizik. On a appris début février que la chaîne avait décidé de se retirer du financement de cette plateforme dédiée à la culture urbaine. Chez RTL, on précise que cela s'est fait d'un commun accord et on explique que vu la nature « sans frontière » du web, Check s'est trouvé une audience en Belgique... mais qu'elle est surtout suivie en France. Il se dit aussi que les recettes publicitaires ne suivaient simplement pas... Il a donc fallu que Check retrouve du financement et le média a décidé de se tourner désormais uniquement vers le brand content, autrement dit le placement de produits. Un premier partenariat est d'ores et déjà signé avec la filière française des produits laitiers... C'est bon pour la santé et le calcium: ça fait grandir, non ?

ÉTERNELLES JEUNESSES

40 ans de présence en Province de Luxembourg

Les Jeunesses Musicales ont été créées à Bruxelles en 1940. Elles poursuivent en Fédération Wallonie-Bruxelles des objectifs d'éveil, de diffusion, de formation, de promotion et d'expression dans les domaines de la jeunesse et des musiques. En Luxembourg, les JM sont présentes depuis 1976 et ses sont constituées en asbl en février 1979: il y a 40 ans de cela ! Pour fêter cet anniversaire, vous êtes conviés à une grande fête, le 10 mars au Centre sportif et culturel de Virton.

LA MERVEILLEUSE FAMILLE DE LA CULTURE

La Culture, c'est un métier passion: l'affirmation est récurrente parmi les salariés du secteur culturel. Dans cette phrase se concentre tout leur engagement et leur dévouement. Mais derrière ces mêmes mots se cache aussi souvent une grande souffrance. Horaires à rallonge, salaires bas, incertitudes sur l'avenir, relations difficiles avec le management, discriminations...

Un dossier à découvrir sur <https://cultureveille.fr>

DÉCÈS DE BRUNO PEETERS DE CRESCENDO

Crescendo Magazine annonçait avec tristesse le décès de Bruno Peeters, collaborateur historique de la revue et du site: *un érudit et un passionné nous quitte. Immense connaisseur de la musique française, en particulier de l'opéra français du 19^e siècle, il était toujours en quête d'une rareté ou d'une redécouverte qu'il partageait avec enthousiasme dans les colonnes de Crescendo Magazine.*

TOP 200 DES BLOGS LES PLUS INFLUENTS

Le site Artist Development and Production a soumis sa liste des 200 blogs les plus influents. Sans surprise, c'est Pitchfork qui occupe la première place du classement.

À découvrir: www.artistdevelopmentandproduction.com

À VOS AGENDAS

Deux nouveaux événements

Le 20 avril, les organisateurs du festival Esperanza! lancent un nouvel événement intitulé Nuit Solaire et dédié aux musiques sacrées du monde. Cela se passera également dans l'Abbaye de Floreffe et nous est présenté comme un moment suspendu, un temps de partage et de rencontre par l'écoute de musiques s'inspirant de différentes traditions religieuses ou spirituelles à travers le monde. A Binche, l'asbl Un soir à Binche, spécialisée dans l'organisation d'événements (concerts, spectacle, festival, etc.) et déjà à l'initiative du Ronquiers Festival, proposera le 28 juin prochain, Un soir au Parc, dans le parc Derbaix, pour un moment convivial et familial avec e.a. Julien Clerc et Kyo à l'affiche.

HONDA COMPETITION FOR CLASSICAL MUSIC

Le mardi 26 février se tenait la finale de la Honda Competition for Classical Music, un concours qui s'adresse aux étudiants des huit écoles supérieures de musique en Belgique. C'est la jeune violoniste namuroise Pauline van der Rest, étudiante à l'IMEP, qui a remporté cette édition. On lui souhaite une belle carrière!

DELTA!

La Maison de la culture de la province de Namur changera de nom après rénovation. La réouverture des lieux est déjà prévue, le 21 septembre 2019. La Maison prendra le nom de Delta... lieu de convergence, lieu rassembleur mais aussi point de départ vers d'autres territoires.



MIA'S, VICTOIRES DE LA MUSIQUE ET AUTRES GLOBES DE CRISTAL

L'hiver, c'est généralement la saison des récompenses en tous genres. Cette année, on ne peut pas éviter Angèle, présente aussi bien en France qu'en Flandre. Damso s'en tire lui aussi avec tous les honneurs. Le label indé [PIAS] remporte quant à lui aux MIA's l'award d'honneur « Lifetime Achievement Award ».

MIA's (Flandre)

Artiste découverte de l'année: **Angèle**
Artiste solo féminin: **Angèle**
Meilleur artiste « Dance »: **Lost Frequencies**

Victoires de la Musique (France)

Album révélation: **Brol, Angèle**
Album Rap de l'année: **Lithopédion, Damso**
Clip vidéo de l'année: **Tout oublier, Angèle**

Globes de Cristal - Les prix de l'Art et La Culture (France)

Meilleure interprète féminine: **Angèle**

BANG !

L'émission qui tue

Vedia (ex-Télévesdre), la télé locale de la région de Verviers, vous invite à découvrir la saison 2 de son émission musicale intitulée Bang! Du beau monde est passé par là: Sonnfjord, Atomic Spliff, Typh Barrow, Glass Museum... une télédiffusion locale défricheuse et diversifiée!

www.vedia.be

OPÉRA DE LIÈGE ET ANDRÉ BORBÉ

Concours de composition Ursule et Hirsute

L'Opéra Royal de Wallonie-Liège, lance un concours de composition en vue de la création mondiale de *Ursule et Hirsute*, un opéra participatif (durée approximative: 50 minutes) à destination du Jeune Public (6 - 11 ans) sur un livret d'André Borbé. L'œuvre sera créée en janvier/février 2021 dans le cadre de la saison 2020/2021 de l'Opéra Royal de Wallonie-Liège. Le candidat doit renvoyer obligatoirement le dossier de candidature par électronique au Secrétariat du concours avant le 31 mai 2018.

Plus d'infos et règlement: www.operaliege.be



LES ARDENTES À ROCOURT

Le festival Les Ardentes a réitéré son souhait de rester à Liège dans les prochaines années et annonce qu'il s'installera à Rocourt à partir de l'été 2020. Plus précisément en face du stade de Rocourt, dans l'espace situé entre la rue de la Tonne et la rue de l'Arbre Courte Joie. Un nouveau site, plus grand et plus confortable, qui devrait permettre au festival de pouvoir augmenter sa capacité d'accueil, de 30.000 à 60.000 festivaliers par jour au fil des éditions, et de proposer des solutions de camping originales et confortables; de répondre aux demandes techniques et de capacité d'accueil des plus grosses têtes d'affiches; d'augmenter le nombre de scènes et donc de proposer plus d'artistes aux festivaliers.



© Guillaume Loyer.com

ENTRETIEN

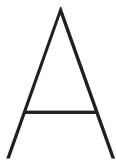
Henri PFR

L'AVENTURIER DU DANCEFLOOR

Avec son pote Félix De Laet de Lost Frequencies, il est l'artiste belge qui s'exporte le mieux aux quatre coins de la planète électro. Pianiste de formation classique, dj, producteur, compositeur, accessoirement collectionneur de D6bels Music Awards, Henri PFR est devenu récemment ambassadeur bénévole pour l'Unicef et annonce un nouveau projet techno. Entre une mission caritative en Côte d'Ivoire, le tournage du clip de son dernier hit *Easy* et un dj set à Hong-Kong, le garçon se dévoile sous toutes les facettes. Un mec bien, ce Henri.

LUC LORFÈVRE

« C'est peut-être par peur de me planter que je n'ai pas encore publié d'album. »



vec son refrain pop interprété par la chanteuse néerlandaise Susan H, votre dernier single Easy est-il le signe d'une évolution dans votre parcours ?

Henri PFR : *Easy* est quelque peu précurseur du style vers lequel je veux me diriger dans le futur. Je me suis éloigné de ma zone de confort. C'est moins électro que ce que je proposais sur mes premières compositions. J'ai voulu un single pop, solaire, plus complexe dans ses sonorités. Certains diront « plus américain ». Il est sorti en février mais j'avais envie qu'il annonce déjà l'été.

Vous ne sortez quasi que des chansons joyeuses. Cela correspond-il à votre état d'esprit ?

C'est plus complexe que ça. Actuellement, je fais une fixation sur *Les Nocturnes* de Chopin que j'écoute en boucle. C'est de la musique classique plutôt triste qui s'appuie sur une suite d'accords mélancoliques. Quand je compose mes propres morceaux, cette notion de « mélancolie heureuse » revient inconsciemment. Elle est à la base de mes chansons, mais la mélodie et le rythme leur donnent ce côté joyeux. En fait, plus j'écoute de la musique triste, plus mes morceaux sont « happy ».

Après une succession de singles ces trois dernières années, on aurait pu s'attendre à la sortie d'un album en 2019. Vous y pensez ?

C'est la grande question. Bien sûr que j'y pense. Plus qu'un rêve, ce serait une consécration pour moi de sortir un album. Mais je sacralise peut-être trop le « format » album. J'ai le fantasme du disque parfait, celui qui me ressemble à 100 % et dont je pourrai encore être fier lorsque je l'écouterai dans dix ou quinze ans. Bref, je n'ai pas envie de me foirer. Et c'est peut-être parce que j'ai peur de me planter que je n'ai pas encore publié d'album. Dans la mémoire de mon laptop, j'ai une dizaine de chansons qui sont terminées et vingt-cinq autres qui sont bien avancées. La matière est là mais je veux

prendre mon temps sans me mettre la moindre pression d'une deadline. Jusqu'à présent, j'ai privilégié les sorties single par single et ça me réussit plutôt bien.

Depuis vos débuts, vous ne privilégiez que le format digital. Vous ne croyez plus au CD ou au vinyle ?

J'achète toujours des vinyles et des CD. Je suis un collectionneur. Mais le public à qui je m'adresse, c'est celui qui écoute de la musique via Spotify, Apple Music, Deezer ou YouTube. Le support CD est de moins en moins prisé. Plus aucun laptop n'est équipé d'un lecteur CD, c'est pareil pour les nouveaux modèles de voitures. Je ne sais pas si ça va disparaître mais il faut reconnaître que ce n'est plus tendance. Comme tout artiste, j'aimerais bien avoir un vinyle ou un CD avec mes morceaux. Ce serait une trace matérielle... Mais je ne pense pas que mon public serait intéressé.

Le 11 mars 2017, vous avez donné votre premier concert sous votre propre nom à l'Ancienne Belgique. Avez-vous eu l'impression de franchir un cap ?

Oui, clairement. Il y a une grosse différence entre se produire dans un festival où vous n'êtes qu'un nom parmi d'autres sur l'affiche et jouer seul dans une salle prestigieuse comme l'Ancienne Belgique. Ceci dit, si je devais refaire aujourd'hui ce concert, il serait complètement différent. Ça reste un bon souvenir, mais bon, c'était aussi un premier concert. Je me suis beaucoup professionnalisé depuis.

Depuis cette date, vous placez systématiquement une caméra qui vous filme derrière la console. C'est pour montrer que vous n'utilisez pas de clef USB ?

J'ai envie de montrer que je suis musicien (*Henri PFR a étudié le solfège pendant neuf ans - ndlr*) et que je joue en live, notamment du piano. La scène électro est souvent décriée pour « ses dj's qui jouent les bras en l'air ». J'en connais des tas, comme vous. Mais on oublie que la platine et l'ordinateur sont aussi des instruments qui nécessitent de la technique et beaucoup de maîtrise. J'ai envie que le public voit cet aspect de mon travail.

ADRÉNALINE ET SOLITUDE

Etes-vous frustré de ne pas toujours être considéré comme un « vrai » musicien ?

Il y a un peu de ça, sans doute. C'est un reproche qu'on fait souvent au dj's, comme si nous étions des « tricheurs ». Madonna, elle chante en play-back. Johnny Hallyday était un interprète, pas un compositeur. Mais ça n'a jamais dérangé le public. En 2019, il y a des tas de groupes rock qui utilisent des or-

dateurs sur scène et je trouve ça génial. Il y a six cordes à une guitare. Un ordinateur, lui, n'a pas de limite. Tu peux tout faire. Chaque jour, je découvre des nouveaux sons. Comme Félix De Laet (*Lost Frequencies - ndlr*), j'ai la chance d'avoir eu une formation classique et d'aimer la musique électronique. Je combine les deux en studio et en live. Toutes mes compositions naissent au piano. Quand j'ai trouvé une mélodie qui me plaît, je branche le piano sur mon ordi et je travaille ensuite sur la structure du morceau, son rythme, ses sonorités.

Mettez-vous sur un pied d'égalité votre travail en studio et vos prestations en public ?

Je ne peux pas comparer. Ce sont deux choses totalement différentes. Le seul point commun est qu'elles me procurent autant d'adrénaline. Ce qui est dingue, c'est que j'ai l'impression de ne pas être la même personne. En live, je suis extraverti, je saute en l'air, je me lâche complètement et je suis en parfaite osmose avec des milliers de personnes. En studio, je suis en mode geek. Je m'enferme dans ma bulle et je peux y rester huit heures d'affilée à chercher le bon son. Dans ces cas-là, il ne faut pas me déranger. Je ne mange pas, mon smartphone est coupé. Le monde extérieur n'existe plus.

Vous tournez dans le monde entier. Vous souffrez parfois de la solitude ?

Je n'ai pas le droit de me plaindre. Mais s'il y a un revers de la médaille dans la vie d'artiste, il ne vient pas tellement de la solitude mais plutôt des hauts et des bas qu'on traverse. L'année dernière, durant les mois d'été, j'ai dû donner une centaine de prestations. Quand je vais me produire à l'étranger, je suis toujours accompagné par mon manager et je rencontre des tas de gens. Le soir, tu joues devant 50.000 personnes. Tu prends ensuite un avion, tu te retrouves dans un autre pays, une autre ville et le lendemain soir, tu te produis devant une autre foule de 50.000 personnes. Et ça ne s'arrête jamais. Et puis arrive la fin de l'été, tu rentres chez toi et là, tu es tout seul. Tu réfléchis à ce que tu as vécu pendant trois mois et tu te poses plein de questions. Est-ce ça la vraie vie ? Est-ce que j'en ai vraiment profité ? Est-ce que ça va continuer pour moi ? Est-ce que les gens vont encore aimer ce que je fais ? Être artiste, c'est évoluer entre ces deux extrêmes. Il faut trouver le bon équilibre.

Avez-vous déjà songé à monter un groupe afin de partager avec d'autres cette existence ?

C'est marrant que vous me posiez la question parce que cette idée me trotte dans la tête. Avec deux potes, j'ai formé un groupe. On a le nom, nous avons déjà composé plusieurs morceaux ensemble. Vous en entendrez très



© Arno Perissimo

vite parler. Encore cette année. Avec eux, par exemple, j'ai le sentiment que je pourrais sortir très vite un album car ce projet n'est pas exclusivement centré sur moi.

Dans votre courte carrière, vous avez déjà remporté six D6Bels Music Awards, dont deux fois consécutivement ceux du « hit de l'année » et de « l'artiste électro ». Ce sont des prix que l'on reçoit ou que l'on convoite ?

Les DMA ne feront pas de moi une superstar. Ce n'est pas parce que je les reçois ou que je ne les reçois pas, que ma carrière va changer. Par contre, je les convoite, bien sûr. C'est une motivation, un honneur, une manière de me booster et de me rassurer sur mes choix. En 2018, je n'ai sorti que deux singles. Je me suis posé des tas de questions sur la direction artistique que je voulais suivre. Alors quand le public plébiscite comme hit de l'année un morceau (*In the Mood*) pour lequel j'avais des doutes, ça fait du bien.

Quelques jours après les DMA, vous vous envoliez pour la Côte d'Ivoire en tant qu'ambassadeur de l'Unicef. En quoi consiste votre mission ?

J'ai rencontré pour la première fois les responsables de l'Unicef lors de mon concert au Ronquière Festival en août 2018. Ils m'ont demandé si je voulais être « ambassadeur bénévole ». Pour moi, ce n'était pas une question. C'était une obligation. En gros, c'est une occasion en or de pouvoir utiliser mes réseaux et ma notoriété pour montrer ce qu'Unicef réalise sur le terrain. En Côte d'Ivoire, j'ai visité des écoles construites avec du plastique recyclé grâce aux dons d'Unicef. Ils ont aussi installé des puits et des sanitaires. J'ai témoigné sur ma page Facebook et j'ai fait une story Instagram (*Henri PFR compte 216.000 abonnés sur Facebook et 82.000 abonnés sur Instagram - ndlr*). J'ai aussi lancé une cagnotte pour Unicef sur mes réseaux sociaux. Un puits, ça coûte 360 euros et ça peut aider beaucoup de gosses.

Sur votre page Facebook, vous avez dit que ce voyage vous avait complètement transformé. Pourquoi ?

Quand je tourne à l'étranger, il m'arrive d'être confronté aux différences sociales. Mais là, c'était mon premier voyage en Afrique. J'étais sur le terrain. J'ai vu, sur des visages

d'enfants, des regards qui en disaient long sur ce qu'ils avaient déjà enduré au cours de leur courte existence. Je ne fais pas grand-chose, mais si ça peut aider, tant mieux.

Sur Facebook, vous avez également lancé un Radio Show hebdomadaire. Un rêve d'enfance ?

Oui, j'ai toujours fantasmé sur les émissions radio. Ce Radio Show, c'est aussi une manière pour moi de me mettre une deadline et d'écouter toutes les nouveautés qui sortent. C'est quatre ou cinq heures de boulot par semaine et j'essaie de m'y tenir.

Au final, qu'est-ce qui différencie Henri PFR des autres dj's de la planète ?

Je ne sais pas. Il y a peut-être un truc. Je vois trop souvent des dj's qui ne mixent que pour eux. Quand je suis derrière ma console, même dans les gros festivals, j'essaie toujours de capter les gens, de les regarder, de leur sourire. Ça n'explique pas tout, mais pour moi, c'est important.

www.facebook.com/HenriPfr

RENCONTRE ROCK

Cocaïne Piss

FASTES ET FURIEUX

Vingt minutes pour envoyer douze titres bien énevrés en travers des tympanes : sous sa très belle pochette tout en latex et résille, le nouvel album des punks liégeois n'entache en rien leur réputation. *Passionate and tragic*, c'est son titre, réserve même quelques surprises.

DIDIER STIERS



© Thierry Tonnes

Le groupe a démarré « pour le fun », parce que vous cherchiez une première partie pour un concert que vous organisiez, et vous vous êtes dit : Autant faire ça nous-mêmes.

Sauf qu'aujourd'hui, au bout de trois albums, des singles, des EPs et une foule de concerts, ça a pris une autre ampleur, plus « sérieuse ». Vous vous sentez comment ?

Mathias (guitare) : On n'a jamais eu d'attentes, on pensait vraiment faire un concert et arrêter. Faire fuir les gens, c'était un peu le délire, je crois. Mais ça n'a été que le contraire. Et ça nous a motivés à fond pour continuer. Plus ça a avancé, plus on a commencé à le faire professionnellement. Comme on a eu directement de super cool opportunités, un label, un bookeur (*Franky Roels de Stage-Mania et Tout Partout - ndlr*), qu'on a été bien accueillis en Flandre puis en Europe, ça booste ! Alors qu'on était partis en faisant de la musique... bancale. Là aussi, il a fallu le faire professionnellement, mais sans perdre le truc.

Aurélié (voix) : Comme on n'a jamais vraiment eu de stratégie, on est souvent surpris qu'il nous arrive tellement de choses. Je crois qu'on a eu beaucoup de gros coups de chance. Là maintenant, on est assez organisés et pros pour enchaîner les dates, mais on a appris en cours de route. Il y a deux semaines (*notre interview se déroule le 20 février - ndlr*), on a ouvert pour Shellac. Steve (*Albini - ndlr*) nous

avait contactés pour nous le demander, juste après la session studio qu'on avait faite chez lui, et c'était encore une de ces surprises. On n'aurait jamais cru ça !

Si enregistrer un premier album chez Steve Albini est un rêve, remettre ça pour un second, c'est quoi ?

A. : Eh bien c'est cool, parce que la deuxième fois, c'est moins stressant. On savait à quoi s'attendre, comment Steve bosse, et que ça allait aller parce que l'album était prêt, que ce n'était pas une catastrophe. La première fois, on nous disait : *Une session de 3 jours ? Hum... C'est un peu court quand même, pour un album !* Maintenant, on sait qu'on peut le faire sans problème, sans pression. On sait aussi qu'il nous a à la bonne et on adore sa manière de travailler.

M. : Là maintenant, quand on arrive, c'est comme un live. C'est comme en répète. Enfin, avec un meilleur son !

Contrairement à ce qu'on pourrait penser, Eat the rich est un morceau en français, sur cet album, et c'est étonnant parce que ça marche !

M. : On avait vraiment envie d'en faire un en français...

A. : On rigolait sur ce truc « fais-moi un milkshake à la thune », on trouvait ça drôle comme concept à la répète. Du coup, j'ai écrit des paroles en français, et ça nous a bien amusés. En plus, c'est facile à écrire,

en français ! Parfois, on fait des trucs à la con, comme ça, juste parce qu'on trouve ça marrant, mais quand ça marche...

Est-ce vraiment possible de tout dire en 53 secondes ? En 1 minute 22 ?

A. : Mais oui... En même temps, quand on arrive à la fin des morceaux, on ne réalise pas qu'ils sont si courts. Et puis quand on les enregistre pour les réécouter, on fait des petits paris sur la durée.

M. : Mais on en a des plus longs, sur cet album, comme celui en français. Donc on essaie quand même.

A. : Après, on a toujours des choses à raconter, et ça peut être des choses sérieuses. Mais il ne faut pas non plus se prendre trop au sérieux. Je ne me verrais pas faire un groupe de doom. Il y a parfois des groupes qui n'ont pas une once d'humour dans leurs textes, qui n'essaient pas d'être drôles du tout... et je trouve ça bizarre. Je crois que je ne serais pas à l'aise de ne pas faire un peu l'andouille. On ne s'y retrouverait pas vraiment !



Cocaïne Piss
Passionate and tragic
Hypertension Records

www.facebook.com/cokepiss

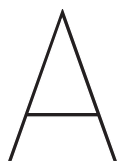
RENCONTRE ROCK

La Jungle

LES CHEVALIERS DE LA TABLE RASE

La Jungle vit aux abords de la forêt. C'est là, à Mons, que Larsen a rencontré le duo quelques jours avant la sortie de *Past // Middle Age // Future*. Nouveau tour de force, ce troisième album percute la ligne du temps avec le poing levé et des envies de changement. Cette fois, la voix s'élève, le pouls s'accélère et la guitare décharge toute son électricité au cœur de la bataille. Remonté à bloc, le groupe oublie ses prises de bec et culbute le rock d'un commun accord. En résulte une transe tribale qui réveille l'instinct primal : un besoin irrésistible d'agiter les guiboles en levant les bras au ciel.

NICOLAS ALSTEEN



avant de revenir avec ce nouvel album, vous avez enregistré un vinyle aux côtés de Noyades, Tomaga et Jozef Van Wissem. Comment ce projet a-t-il vu le jour ?

Mathieu Flasse (guitare, voix) : Le bassiste du groupe français Noyades, Vincent Cuny, nous a contactés. Son pote Hugo Pernot travaillait comme ingé son pour les Studios Davout, ouverts en 1965 par Yves Chamberland et Claude Ermelin. C'est un lieu mythique. Michel Legrand y a notamment enregistré la bande originale des *Demoiselles de Rochefort* avec Catherine Deneuve. Mais ce n'est pas tout. Ces studios tiennent une place dans l'histoire avec des enregistrements pour France Gall, Nico, Stockhausen, Cesaria Evora, Ozzy Osbourne, les Stones, The Cure, Françoise Hardy, Talking Heads, Fela Kuti ou Claude François. La liste des gens qui ont travaillé là-bas est vertigineuse. En décembre 2016, la Mairie de Paris a décidé de détruire ce patrimoine. Au sein de l'équipe des Studios Davout, il y a eu une réaction : la volonté de faire



© ukylif/hyde

vivre l'endroit jusqu'au bout. C'est comme ça que le projet s'est précisé. Hugo Pernot souhaitait réunir des artistes autour d'un ultime enregistrement dans le studio principal. En posant les pieds sur son plancher patiné, nous avons pris conscience de l'âme des lieux. C'est dingue. Notre morceau a été enregistré un mois avant la fermeture définitive.

Votre album s'intitule *Past // Middle Age // Future*. À quoi correspond cette ligne du temps ?

M.F. : Avec ce disque, nous avons voulu raconter quelque chose. Pour ça, le contexte socio-politique nous a beaucoup inspirés. Aujourd'hui, le fossé entre les classes sociales continue de se creuser. Ces inégalités nous rapprochent d'un modèle féodal. Le rapport dominant-dominé est très actuel. L'année dernière, 82 % de la richesse mondiale créée s'est retrouvée dans les poches des plus riches de la planète qui représentent seulement 1 % de la population. À l'autopsie, notre organisation sociale demeure moyenâgeuse. Des seigneurs règnent sur des terres, des serfs paient des taxes, des alliances se créent entre royaumes et des guerres éclatent à travers le monde. À l'exception de la technologie, rien n'a vraiment changé au cours des siècles. Le titre est parti de cette réflexion. Nous nous sommes projetés dans le futur. Peut-être que dans 3.000 ans, les gens situeront le Moyen-Âge entre 476 et 2050. Le titre de l'album doit donc se lire comme une piqûre de rappel : il est temps de sortir de ces schémas éculés.

En concert, votre musique génère un état de frénésie. Un des nouveaux morceaux s'appelle *In The Trance*. Est-ce une façon de marquer votre territoire ?

M.F. : Je préfère effectivement entendre parler de transe que de rock. Mais cela reste subjectif. Parce qu'en tapant le mot *trance* dans la barre de recherche *YouTUBE*, on tombe sou-

vent sur des gens qui trippent à 160 BPM dans une forêt tropicale. Nous ne sommes pas un groupe de musique électronique, mais je comprends pourquoi une partie du public associe notre univers à la techno. Cette facette de La Jungle est surtout perceptible sur scène.

En parlant de scène, vous êtes toujours sur la route, continuellement en tournée. Tous ces concerts ont-ils eu un impact sur les compos du troisième album ?

M.F. : Sur la route, nous partageons des affiches avec des artistes qui stimulent notre créativité. Le trio suisse Schnellertollermeier, par exemple, nous a vraiment remués. C'est une formule guitare-basse-batterie qui se joue au croisement du jazz et du rock répétitif. C'est ultrapuissant. Les gars de Housewives sont également épatants. Ils jouent une sorte de math-rock industriel. C'est un univers très inspirant. On ne retrouve aucune trace de ces groupes dans nos morceaux. Mais d'un point de vue créatif, ils nous ont insufflé une nouvelle énergie. Et puis, en concert, il m'arrive d'ajouter de la voix sur certains morceaux. Cela a joué un rôle déterminant. Puisque le nouvel album marque l'apparition du chant sur plusieurs titres.

Illustrée d'une œuvre de Gideon Chase, la pochette de l'album s'inscrit dans la même esthétique que vos précédents essais. Peut-on considérer ce peintre américain comme votre dessinateur attitré ?

M.F. : On se retrouve bien derrière ses créations. Maintenant, affirmer que Gideon Chase est notre illustrateur officiel, c'est sans doute un peu fort. Nous changerons peut-être d'esthétique la prochaine fois. Mais pour *Past // Middle Age // Future*, nous voulions travailler avec lui et obtenir un dessin en particulier : celui avec les deux chevaliers. Pour se procurer une copie de cet ouvrage, nous avons

sué sang et eau. Parce que l'unique exemplaire était en possession d'une conseillère financière installée dans les vignobles de San Francisco. Dans un premier temps, nous avons dégoté le nom de la galerie qui avait exposé et vendu l'œuvre en question. Déjà, c'était compliqué. Ensuite, nous avons envoyé un courrier à la propriétaire du dessin. En recevant notre lettre, elle a directement contacté Gideon Chase. Parce qu'elle pensait être persécutée par des barjots. À un moment, nous n'étions plus certains de l'obtenir. Pour nous, c'était dramatique. Car nous avons composé tout l'album avec cette pochette en tête. C'était notre seul point de repère. Après vingt mails et dix coups de téléphone, la propriétaire a cédé. Elle a emporté l'œuvre encadrée chez un photographe professionnel qui nous a finalement envoyé le fichier en bonne résolution...

Pourquoi avoir accordé autant d'importance à ce dessin ?

Rémy Venant (batterie) : Cette bataille de polochons illustre à merveille notre histoire. À un moment, c'était extrêmement tendu dans La Jungle. La tournée qui a suivi la sortie du deuxième album était riche en conflits. On se prenait la tête pour des bêtises. Un rien suffisait à mettre le feu aux poudres. La pochette de *Past // Middle Age // Future* fait écho à cette période. Les chevaliers qui se tapent dessus avec des oreillers, c'est nous. On ne se serait jamais battu avec de vraies épées. On s'apprécie trop pour ça.

En marge de La Jungle, le groupe All Caps a fait son apparition. Jouer de la batterie dans un autre projet, ça tient à quel(s) besoin(s) ?

R.V. : Matthieu allait avoir un deuxième enfant. Il avait besoin de se dégager du temps pour cette nouvelle paternité. L'éclosion d'All Caps est tombée durant cette période. Même s'il s'agit aussi d'un duo guitare-batterie, le but n'est pas d'en faire un deuxième La Jungle. Ce projet s'est concrétisé autour d'une rencontre (avec Pierre Toussaint - nldr), d'envies noise rock et de quelques samples. Je voulais faire autre chose, me ressourcer. Avec La Jungle, j'avais développé des comportements monomaniaques qui expliquaient, en partie, certaines tensions avec Matthieu. Mais là, tout va beaucoup mieux.



La Jungle

Past // Middle Age // Future

Black Basset Records/Rockerill Records/À Tant Rêver du Roi

www.facebook.com/lajungleband

RENCONTRE ELECTRO

Synthômas

ESPRITS SAINS

Pour célébrer leur union sacrée, deux producteurs bruxellois s'en remettent à l'esprit de Synthômas. Sur le point de dévoiler les dessous de son premier EP, le groupe formé par Marc Melià et Lieven Dousselaere affirme son credo : louanges électroniques et confessions sur le dancefloor.

NICOLAS ALSTEEN



Sous mon nom, je compose de la musique quasi dépourvue de rythmes, commence Marc Melià. En solitaire, mon univers est assez méditatif. Néanmoins, j'ai toujours ressenti le besoin de m'essayer à d'autres sonorités, beaucoup plus physiques et dansantes. Dans cette optique, j'avais composé quelques titres à la maison : des morceaux qui n'avaient aucun lien avec mon travail habituel. Mais je me voyais mal les défendre tout seul. J'ai donc contacté Lieven Dousselaere. Membre fondateur du groupe Tape Tum, ce dernier s'est fait un nom en esquissant quelques plages électro-pop aux vertus planantes ou en réalisant des habillages sonores pour des pièces de théâtre et autres spectacles de danse. Bien motivé par la proposition de Marc Melià, le producteur bruxellois accepte de relever le défi. D'autant plus facilement que, lui aussi, rêve secrètement de ravager le dancefloor. Notre association découle vraiment de l'envie de faire de la musique autrement, explique-t-il. Au départ, nous pensions respecter à la lettre tous les codes de la musique électronique. Nous étions, par exemple, focalisés sur le tempo. Toutes nos compos devaient tourner autour des 120 BPM réglementaires. Finalement, nous avons un peu dévié de cette trajectoire. Il y a en effet de petits écarts dans les mesures. Mais bon, personne ne sera là pour vérifier...

Initiée fin 2016, la collaboration entre les

deux hommes repose sur un échange d'idées. En harmonie, le duo partage une passion pour les matières synthétiques et un goût certain pour les procédures démocratiques. Nous discutons de toutes les propositions. Chacun apporte des mélodies, des beats et des arrangements. Mais comme nos envies changent perpétuellement, la musique de Synthômas est nécessairement appelée à évoluer. Ce n'est pas une matière figée.

Rassemblés sur un EP qui se cherche encore un titre, les premiers morceaux du duo traversent le dancefloor en ondulant le corps. Ici, les mouvements sont multiples, ultra-électriques. L'essentiel étant de bouger, pas de savoir sur quel pied danser. Sur une cavalcade de beats électromagnétiques, le morceau *Quiero Bailar* laisse ainsi entendre le chant hypnotisant d'un Marc Melià en plein trip Kompakt. Visant la même cible que DJ Koze ou Matias Aguayo, cette house tribale et hédoniste est l'arbre qui cache la forêt (tropicale). Car le savoir-faire de Synthômas ne s'arrête pas là. Pour Marc Melià, l'important est d'essayer de remonter la ligne du temps, en cherchant à retrouver l'essence de la musique, sa fonction ancestrale. Faire bouger, instinctivement. Déclencher des gestes déstructurés et irrationnels. Rassembler une communauté. Quand un DJ diffuse des sons qui font danser, le public devient le protagoniste de la relation. En ce sens, ce sont les gens qui font le spectacle, pas l'artiste. Nous nous sommes beaucoup rattachés à cette théorie. Reste maintenant à planter le décor idéal : salles de concerts ou temples de la musique électronique ? C'est une question qu'on se pose souvent. Parce que nous nous situons dans un entre-deux. À l'origine, tout était étudié pour le clubbing. Mais notre nature de musiciens nous ramène toujours vers d'autres types de compos. En définitive, cela souligne la particularité de notre projet : Synthômas est en mesure de s'adapter à différents contextes.

www.facebook.com/SYNTHOMASband

RENCONTRE ELECTRO

Céline Gillain

POP ANDROÏDE

D'une enfance quasi-hippie et d'un passé de plasticienne en colère, Céline Gillain tire une personnalité bien trempée. De ses lectures féministes et de séries US binge-watchées en VO vient son aisance à dégouter de percutantes paroles/slogans. Ajoutez du fignolage d'ambiances sur Logic et voilà le résultat: de la pop tout ce qu'il y a de plus moderne et digne héritière du meilleur de 1980, l'année androïde.

SERGE COOSEMANS

En musique, il en va de certaines années comme de bouteilles millésimées. La pop de 1967 et le hip hop de 1994 sont ainsi généralement chéris des « connaisseurs ». Certains ont aussi développé une adoration bizarre pour 1980. Une drôle d'année où même Paul Mc Cartney s'essaye à une sorte de parodie de Kraftwerk (Temporary Secretary) et où l'envie de dépasser les recettes éprouvées par 25 ans de rock & roll accouche de tubes improbables. Née en 1979, Céline Gillain, dont les propres chansons ressemblent à un update contemporain de cet esprit, n'a évidemment aucun souvenir de cette première année sur terre, malgré tout déterminante sur son travail: *Oui, 1980, c'est véritablement une année clé pour moi! Mon père avait dans sa voiture une cassette marquée « USA, 1980 », qu'il avait beaucoup écoutée lors d'un voyage aux États-Unis. Cette sélection m'a fortement marquée. Des années durant, j'ai essayé de « recons-*



truire» cette cassette perdue. Ce n'étaient que des tueries: Grace Jones, Laurie Anderson, Klaus Nomi, le Johnny & Mary de Robert Palmer... Essentiellement de la pop mais de la pop bizarre, un peu apocalyptique. De la pop qui flirtait avec l'électronique, brassait de multiples influences (reggae, afro...), mélangeait souvent chant et déclamation et jouait aussi à fond la carte futuriste; un peu déshumanisée, un peu androïde.

40 ans plus tard, au moment de fabriquer pareille musique, on peut désormais se passer de synthés gros comme de jeunes rhinocéros et de producteurs au tarif horaire de Brian Eno. Céline Gillain, qui ne s'est remise à la pratique musicale que vers ses 35 ans, entretient ainsi un rapport quasi mystique au logiciel Logic, pas cher et utilisable à la maison. *Une vraie rencontre*, dit-elle, qui considère par ailleurs *collaborer avec l'intelligence de toute une équipe* quand elle explore et expérimente la très large banque de sons. Cela fait maintenant 5 ans que dure ce spiritisme technologique: la moitié passée à s'exercer, la seconde à très vite convaincre de plus en plus de monde. Les choses vont en effet assez vite depuis juin 2017, date du premier 45-tours sur Lexi Disques. L'album, au titre de *Bad Woman*, est ainsi sorti en décembre dernier. Simplicité, efficacité, voilà de quoi drôlement booster l'enthousiasme de Céline Gillain, quelqu'un que l'on a connu drôlement plus remontée et amère, surtout envers le milieu de l'art contemporain, borbier que cette plasticienne connaît bien: *Dans la musique, déjà, je suis hallucinée que l'on me paye et que l'on me donne de l'eau (rire). T'es accueillie, techniquement entourée, tu joues pour des gens qui sont généralement curieux de ce que tu fais. Ce n'est*

pas du tout le cas quand tu fais une performance dans une galerie. Je crois à l'art, vraiment, mais le marché de l'art, c'est la cerise du gâteau néolibéral. Tu ne travailles pas pour faire plaisir aux gens, tu travailles pour que des riches accrochent une pièce à toi dans leur salon.

La pop déviante comme espace de liberté retrouvée, alors? *Oui, mais je débarque et j'ai presque 40 ans. Il y a peut-être des choses désagréables à encore expérimenter mais je suis de toute façon un peu plus blindée que jadis. Et puis, je ne vois pas de barrière dans ma musique, je m'y sens totalement libre. J'adore le format pop mais si j'ai un jour envie de sortir un morceau de 11 minutes, je ne me gênerai pas. Et de citer la version maxi du *Fade To Grey* de Visage, celle qui finit par une explosion atomique, comme exemple parfait de pop inspirante qui n'en fait qu'à sa tête. Affaire à suivre donc...*



Céline Gillain
Bad Woman
Drama

www.soundcloud.com/celinegillain

RENCONTRE POP ROCK

Monte- video

ASCENSEUR POUR L'ÉMOTION

Disparue des radars depuis six ans, la formation bruxelloise s'est envolée à Brooklyn pour retrouver l'inspiration, la liberté et la confiance. Elle nous revient des États-Unis avec *Temperplane*, un troisième album parfumé d'un groove psychédélique et de sonorités baggy héritées des années 90. Explications avec le chanteur/parolier Jean Waterlot et le bassiste Gabriel Reding.

LUC LORFÈVRE



© Frédéric D'Ysembre

plane est le disque de la sérénité et de la sagesse. Nous avons fondé une famille, nous avons davantage confiance en nous et, surtout, nous allons à l'essentiel. Cela se ressent dans notre musique où tout est davantage assumé. Même si c'est encore trop tôt pour le dire, j'ai l'impression que Montevideo referme un triptyque avec *Temperplane*.

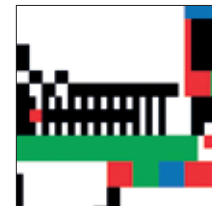
Faire du rock en 2019 alors que les majors ne misent plus que sur la musique urbaine, c'est accepter de repasser par la case « indie » ?

J.W. : Quelque part, c'est du luxe aujourd'hui d'être un groupe de rock belge. En Angleterre, en six ans, nous aurions dû changer quinze fois de nom et de style musical pour pouvoir encore exister. Nous, on peut revenir tout en gardant notre ADN et notre liberté. Après *Personnal Space* qui était sorti sur la major EMI, nous nous sommes retrouvés sans maison de disques, sans échéance et sans attente particulière. Après une période en « mode déprime », nous nous sommes réappropriés notre projet et nous nous sommes posés les bonnes questions. Quelque part, ça nous a fait un bien fou. Après s'être rappelé les raisons pour lesquelles nous avions formé ce groupe, nous avons avancé. Nous étions contents du travail réalisé par Joakim Bouaziz sur *Personnal Space*. Nous lui avons demandé de réaliser notre nouvel album et on a signé sur son label Tigersushi (*Poni Hoax*, *Desmond And The Tutus*, *Joakim*, - ndlr). Ce sont finalement des choix logiques et naturels que nous avons faits.

Vous avez enregistré *Temperplane* à Brooklyn. En quoi, l'influence de New York pèse sur le disque ?

Gabriel Reding : Depuis que le groupe existe, c'est la première fois que nous nous retrouvions à quatre, loin de nos repères et de nos

proches. Cela nous a permis de nous focaliser entièrement sur nos chansons. Nous avons fait deux sessions à Brooklyn durant l'hiver 2016. On était là quand David Bowie est décédé. Nous sommes allés nous promener dans son quartier, un peu comme un hommage inconscient. À Bruxelles, il y a eu les attentats en mars. On a vécu ce drame à distance, à travers le prisme des médias américains. On imaginait nos familles et nos potes bloqués chez eux à Bruxelles dans un climat apocalyptique alors que nous, on était là à quatre à faire de la musique dans une ambiance cool et à réaliser le vieux fantasme d'enregistrer un album rock à New York. Il y a avait un côté absurde dans cette situation. **J.W. :** Le titre de l'album résume bien l'état d'esprit dans lequel nous étions au moment de l'enregistrer. *Temperplane*, c'est un mot imaginaire qui sous-entend l'idée d'un ascenseur émotionnel. Tu prends de la hauteur et tu observes ton monde. C'est exactement ce que nous avons ressenti lorsque nous étions à Brooklyn.



Montevideo
Temperplane
Tigersushi Records

Six ans séparent votre deuxième album *Personnal Space* et *Temperplane*. Avez-vous l'impression de repartir à zéro ?

Jean Waterlot : En tant que musiciens, nous avons tous des acquis qu'on ne peut effacer. L'expérience en studio, les concerts, les rencontres, une première collaboration avec le Français Joakim Bouaziz, producteur de *Personnal Space* qu'on retrouve à nouveau derrière *Temperplane*... Tous ces éléments font que nous n'étions pas « vierges » avant de commencer le travail sur ce troisième album. D'un autre côté, chaque disque de Montevideo est marqué de manière bien spécifique par la période où il a été enregistré. Vu comme ça, c'est une remise à zéro.

En quoi *Temperplane* diffère-t-il de vos deux albums précédents ?

J.W. : Notre premier disque *Montevideo*, en 2006, était une célébration de la fête, de la nuit et de l'hédonisme. Les titres des chansons *Drunk For The Last Time*, *I am a Troublemaker* ou *H.E.A.T.* parlent d'eux-mêmes. *Personnal Space*, en 2012, est l'album de la transition, celui qui correspond à notre entrée dans l'âge adulte. Mais, tout en prenant nos responsabilités, il y a encore de la nostalgie des années post-adolescentes. *Temper-*

www.facebook.com/MontevideoMusic

RENCONTRE WORLD
MUSIQUES URBAINES

Chicos y Mendez

HOMBRE LUMIÈRE

Après un premier EP sorti en 2016 et dans la foulée, une flopée de concerts en salle et en festival, le groupe Chicos y Mendez vient de remplir l'AB Club et le Beurschouwburg en un tournemain et est de retour avec un premier album nommé *Esencias*, toujours dans la vibe latino alternative. David Méndez Yépez, chanteur et tête pensante du projet, nous en livre tous les secrets de fabrication.

DAVID SALOMONOWICZ



© Eléonore Coyette

çaise, vu que naturellement tout me venait en espagnol qui est ma langue maternelle. C'était un véritable exercice personnel, une mise en danger pour moi que de le faire en français. Je voulais aussi que les histoires soient plus accessibles et pas comprises que par les hispanophones.

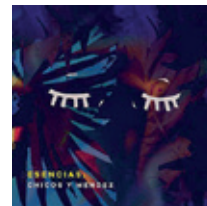
Les thématiques restent quant à elles sociales, même si le groupe fuit l'étiquette de chanson latino engagée « à la Manu Chao ». Il y a en tout cas chez Chicos Y Mendez une trame de fond des plus colorées, comme si, malgré la noirceur de certaines thématiques (la migration, la condition des femmes...), il y avait une volonté de botter le derrière à la fatalité. *On ne voulait pas occulter ou négliger les parts d'ombre, mais plutôt amener ces thématiques par un biais plus lumineux.* Le meilleur exemple venant de la plage titulaire *Mi Ciudad*, chanson dédiée à la cité bruxelloise, dépeinte comme écorchée vive, aussi merveilleuse que révoltante. *C'est une ville qui souffre, qui vit, qui exulte. Je la trouve très poétique, notamment parce qu'elle a des dimensions très contrastées et on rejoint là le côté transversal du CD, la couleur globale de l'album, où même sur les chansons plus sombres, il aurait été très difficile de placer un low tempo.*

PAS D'ESSENCE UNIQUE

Dans le titre de l'album *Esencias*, le « s » final prend toute son importance. *Pour montrer, en effet, qu'il n'y a pas d'essence unique mais une quantité de double identités. L'album rend hommage au caractère pluriel de l'existence, pour clairement prendre le contrepied*

de cette tendance à catégoriser les gens dans une seule case. La volonté est de se désaxer de sa condition immédiate pour rencontrer la poésie de l'autre.

Le chanteur n'a ainsi pas eu peur de questionner sa masculinité, à l'image du clip de *Reggaeton Feminista* dans lequel il prend les traits d'une Frida Kahlo remplaçant Jésus lors d'une dernière Cène où les 12 apôtres sont également toutes des femmes. *Le reggaeton est souvent associé, à juste titre d'ailleurs, au machisme pour ses paroles souvent légères, donc on a voulu avec la réalisatrice Eléonore Coyette, prendre le contrepied, en mettant le seul mâle au centre, mais déguisé en femme. Ça en dit long sur la religion où l'homme est au centre de tout et ça souligne à quel point on a intégré le genre qu'on nous a assigné. On en revient à l'étiquetage et à ce caractère pluriel chez une seule personne.*



Chicos y Mendez
Esencias
Autoproduction

Un album de 10 titres, racé mais sans clichés et volontairement très produit, en opposition à leur manière de travailler beaucoup plus brute des débuts. *La volonté était en effet cette fois de faire un vrai travail de production, d'arrangements qui permettait d'avoir un objet en soi. Le premier EP était instinctif mais plutôt live alors qu'ici, on a dès le départ pensé au studio dans notre manière d'écrire. On a pour cela travaillé avec Greg Chainis et ça a vraiment permis de mettre un cadre, et d'ouvrir un champ des possibles comme de la musique urbaine (sur *Ils dansent* - ndlr). En live, la dimension urbaine était déjà présente avec quelques morceaux rappés mais ici, il y a eu la volonté de lui donner un plus grand espace.*

L'occasion aussi pour lui, qui est né en Belgique de parents péruviens (ayant fui une crise politique), de chanter en français. *C'était en effet une manière de sortir de cette pudeur que j'avais par rapport à la langue fran-*

www.facebook.com/chicosymendez

RENCONTRE WORLD ROCK

Kel Assouf

AU PAYS DE L'OR NOIR

Depuis Bruxelles, Kel Assouf transpose les revendications du peuple touareg dans des chansons assoiffées de changement. Entre transe désertique et hard rock en poils de dromadaires, les morceaux du nouveau *Black Tenere* franchissent les dunes avec conviction. But de l'opération ? Flinguer les injustices à la guitare électrique.

NICOLAS ALSTEEN



© MATHIEU LANGRIS

la musique gravée sur cet album traverse le désert et frappe les esprits avec une fougue retrouvée. À trois, la dynamique est différente, confie Anana Harouna. *L'interaction avec les autres musiciens est facilitée. D'un regard, nous sommes capables de nous comprendre. L'énergie circule en triangle. Dans ce contexte, je me sens bien plus libre de mes mouvements et, surtout, beaucoup moins stressé. Avant, j'étais dans l'anticipation et la retenue. Désormais, je peux m'abandonner dans la musique.*

UN AUTRE COMBAT

À l'image d'une musique qui rassemble héros du rock (Jimi Hendrix, Black Sabbath) et activistes de la lutte touarègue (Tinariwen, Toumast, Imarhan) autour d'un feu de joie, le titre du nouvel album convie un mot anglais dans l'antre de la culture Tamasheq. *Black Tenere est une allusion à la situation géopolitique actuelle dans la région du Sahel*, indique le chanteur de Kel Assouf. *Depuis que le désert existe, les Touaregs l'habitent. Qu'on parle de l'Algérie, de la Libye, du Niger ou du Mali, ils sont censés appartenir à un territoire. Mais au lendemain de la vague de décolonisation, ces nomades se sont retrouvés marginalisés. Les nouveaux états indépendants leur ont, en effet, refusé les avantages sociaux alloués aux sédentaires.* Cette situation paradoxale a donné lieu au coup d'envoi de la rébellion touarègue : un conflit étalé sur six décennies. Jalonnée de combats meurtriers, cette contestation va aussi se trouver des ambassadeurs pacifiques. De nombreux maquisards troquent en effet leurs fusils semi-automatiques contre des guitares électriques. Symbole de résistance pour Tinariwen – et bien d'autres –, l'instrument devient une arme

contre la violence de la guerre. *Aujourd'hui, le paradigme a changé, souligne Anana Harouna. Nous sommes loin de l'époque où l'armée massacrait le peuple du désert. En 2019, malgré la sécheresse, les Touaregs perpétuent leurs traditions, cultivant leur rapport à la nature et à la liberté. Mais ils sont confrontés à de nouvelles difficultés: ils ne sont plus les seuls à habiter dans le Sahara. Désormais, ils doivent s'accommoder de la présence militaire française et américaine.* Saillie électrique placée en ouverture du disque, la chanson *Fransa* évoque cette lutte à armes inégales contre la puissance coloniale française aux 19^e et 20^e siècles. *En réalité, la France occupe toujours le désert dans la région du Niger. Des militaires sont présents à Niamey et Madama. Pourquoi restent-ils là-bas ? Parce qu'on n'est jamais sorti du colonialisme... Les Touaregs vivent sur un territoire qui regorge d'uranium et de pétrole. Du coup, chacun veut placer ses pions: l'Europe, les U.S.A., mais aussi la Chine et la Russie. Dans le désert, on assiste à une foire d'empoigne entre grandes nations. Cette bataille économique se joue sans considération des populations locales qui sont véritablement laissées pour compte. Dans mon pays, il faut des investissements dans l'éducation, les soins de santé. Les gens veulent une aide à l'emploi, pas une armada. Le projet humanitaire des Français passe par les armes. C'est forcément un signal négatif... Dans les couplets du morceau *America*, Kel Assouf pointe également du doigt les politiques d'expansion des États-Unis. Signé sur le prestigieux label Glitterbeat (Bombino, Tamikrest), *Black Tenere* est un album de résistance, imprégné de bout en bout par l'énergie de la révolution. *Quand je rends visite à ma famille, je m'attends toujours à des évolutions. Mais force est de constater que rien ne bouge. Les gouvernements se succèdent et se ressemblent. Les ministres cherchent à s'enrichir en signant des accords commerciaux avec des multinationales. Chaque document paraphé est un coup dans le dos des citoyens. Les gouvernements vendent les richesses. Pendant ce temps, il n'y a pas de goudron sur les routes nationales et l'électricité vient à manquer dans les grandes villes... En dix chansons, Kel Assouf fait entendre sa voix. Désert dans le cœur, guitare à la main.**



Kel Assouf
Black Tenere
Glitterbeat Records

www.facebook.com/kelassoufofficial

RENCONTRE WORLD JAZZ

Désir & Fiorini

UNE ÎLE

Une voix étonnante, un jeu de piano qui oscille entre musique contemporaine, chanson, jazz et musique du monde sur des textes à la poésie puissante et parfois douloureuse, voilà le cocktail détonnant que propose Désir & Fiorini. L'album *Yo Anpil* vient de sortir chez El Negocito. Fabian Fiorini se fait l'ambassadeur du duo pour en raconter la genèse.

JACQUES PROUVOST

Renette Désir est haïtienne et a commencé à chanter dans la chorale de son église avant de suivre une formation classique au violon. Elle participe ensuite à divers projets très hétéroclites qui mélangent tantôt le reggae, la musique haïtienne traditionnelle, la pop ou les chants évangéliques qui lui permettent de bâtir peu à peu un univers très personnel.

Fabian Fiorini est un pianiste belge au parcours riche et diversifié. Il se partage entre le jazz avec Aka Moon, Mâäk ou Greg Houben, le théâtre, la musique contemporaine et la danse, entre autres.

LA TRAVERSÉE

À l'occasion d'une invitation de Pierre Vaiana, qui organisait des échanges avec des musiciens venus du monde entier à l'AKDT de Libramont, la chanteuse fait la rencontre du pianiste. *Elle était là pour participer aux trois semaines de stages qui se divisaient entre musique classique, jazz et rock, nous raconte Fabian Fiorini. Je donnais cours en jazz et un soir, je remarque que j'avais oublié de travailler avec elle. Elle ne s'était pas manifestée et elle avait accepté cela avec une simplicité et une humilité confondante. J'étais vraiment confus. Alors nous avons travaillé ensemble et c'est ainsi que j'ai vraiment remarqué sa voix exceptionnelle et sa personnalité.*

En effet, Renette Désir a non seulement du



talent mais aussi un parcours de vie assez étonnant. En 2010, Haïti subit un terrible séisme dont tout le monde se souvient et l'université dans laquelle elle étudie s'écroule sur elle et ses amis, faisant des centaines de morts. Par miracle, elle est protégée par un bloc de béton. Pendant plusieurs jours, coincée sous les décombres, elle chante, prie, délire avant d'être sauvée. Voilà qui marque une vie et forge un caractère.

Michael Wolteche, un ami de Fabian, qui donnait cours à Libramont également, dans la section classique, remarque, lui aussi, le talent de Renette. Il a déjà produit quelques groupes de musique haïtienne, tel que Chouk Bwa par exemple, et s'intéresse beaucoup à cette culture. Il propose alors au pianiste l'idée de former un duo avec Renette.

Le projet était excitant mais pas simple à mettre sur pied. Entre Haïti et Bruxelles, il y a des milliers de kilomètres et des heures de vols ! Finalement je suis allé travailler trois semaines là-bas, puis on s'est revu plus tard en Europe, pendant une semaine, avant de faire une résidence à Avignon en été 2015. On a élaboré un premier répertoire, avec des reprises de Duke Ellington notamment. C'était un peu pop, un peu jazz, mais cela manquait de singularité, il fallait encore travailler. Renette a failli rester en Europe, ce qui nous aurait bien arrangé Michael et moi, mais quand on a connu Haïti, même avec les difficultés pour y vivre, il est difficile de tout quitter. Le projet a donc mis un peu plus de temps à s'élaborer.

FOCALISATION THÉMATIQUE

Mais le travail est trop excitant et intéressant. Michael ne lâche pas l'affaire et décide de creuser plus profond, de resserrer les histoires. À trois, ils décident de fixer une ligne

narrative. Ils décident de reprendre des poèmes contemporains haïtiens qui mettent en lumière les difficultés du monde en général et des habitants de l'île en particulier. Michael et Renette sélectionnent des textes de Inema Jeudi, James Noël ou Jean Bofane... *La dimension poétique est très présente en Haïti. Chez nous, cela a pratiquement disparu, même si, au travers de quelques rappeurs ou slammeurs, on la retrouve parfois. Là-bas, cela n'a jamais vraiment disparu. La fonction du poète est très importante car, comme ils le disent : Nous n'avons rien, mais nous avons notre imaginaire. Ils sont presque seuls au milieu des mers, se questionnent sur leurs origines, se demandent ce qu'il y a l'autre côté de l'horizon.*

Il faut dire qu'Haïti est un peu le chaînon manquant entre l'Afrique et l'Amérique, le trait d'union. Le point de chute des esclaves oubliés. Haïti a, pour tout cela, toujours été très convoité. C'est un point stratégique. C'est aussi l'un des premiers pays « noirs » à avoir déclaré son indépendance. Ce qui ne lui a pas valu que des amis. Ajouter à cela quelques années de dictature et des catastrophes naturelles à répétition, on comprendra que ce peuple a beaucoup de choses à raconter.

C'est l'histoire récente dont on parle dans cet album. On parle de la rue, de la drogue, de la violence. De la mer et des pêcheurs. Des superstitions aussi. La poésie est assez énigmatique. Comme les haïku. Le créole est une langue très imagée, entre le français et l'africain. On croit comprendre, mais le sens est parfois bien plus profond. Il y a de l'espace que l'on peut remplir avec son imaginaire. Le rythme est parfois proche de l'anglais, ce qui est intéressant musicalement, je pense à un titre comme Ala Vil, par exemple, qui impose son tempo.

Le duo rapproche donc les deux mondes, trouve des points communs, construit de véritables ponts entre cultures, tout en gardant sa spécificité. *Tout se rejoint par moment. Pierre Boulez, Miles Davis, les rythmes vodou, le Kongo, Dawomen, le quadrille façon africaine. Tout cela est souvent entêtant, lancinant, comme le mouvement perpétuel de la mer. On est loin du folklore, et on voulait d'ailleurs s'en éloigner, pour donner une véritable signature musicale au duo. Yo Anpil se rattache à l'actualité. Dans ce texte, on parle de familles qui veulent fuir et qui sont prêtes à jeter leurs enfants à la mer pour les sauver. Yo Anpil est tiré de la pièce Eurea de Jean Bofane. C'est très accusateur et cela fait réfléchir sur l'aveuglement au pouvoir. Sur cet immense système économique qui va à l'encontre des peuples. Il suffirait de raturer quelques lignes de ces textes, soi-disant de lois, pour interdire à certains de s'enrichir sur le dos des autres et permettre à tout le monde de manger à sa fin... et arrêter la spéculation sur le riz, le sucre, le café. C'est tout cela qui pousse les gens à fuir la misère en pensant qu'ailleurs, c'est mieux. C'est de tout cela dont il est question dans ce disque.*

LE TRAVAIL MUSICAL ET TEXTE

Travailler la musique pour encore renforcer ces mots et garder cet esprit n'a pas été de tout repos. *Je me suis donné des contraintes, dans un registre minimaliste. En travaillant sur deux octaves, par exemple. On voulait resserrer et travailler dans ce petit espace, un peu comme si nous étions prisonniers d'une île. Le piano est devenu très percussif aussi. Mais tout cela devait servir la chanson.*

Il s'agit bien d'un duo mais toute la conception s'est faite en trio pendant une résidence. *Parfois Michael donnait des idées ou sa vision du poème, puis nous laissait faire. Moi je proposais des mélodies, Renette ajustait les mots, on échangeait nos idées. Ensuite, Michael revenait, donnait son avis. On jouait sur les formes, pour que ce soit plus intéressant, plus surprenant, toujours inattendu. Nous avons exploré plein de pistes et de chemins. C'est ce qui peut nous rapprocher de l'esprit jazz, dans le sens où une version n'est pas l'autre et qu'elle nous permette de voyager, même en live. Mais nous ne sommes pas dans les codes classiques du jazz.*

L'exploration continue puisque, lors d'un concert de présentation d'album, aux Écuries van de Tram à Schaerbeek, Nicolas Esterle (The Ångströmers) a rejoint le duo avec guitare, basse électrique et machines analogiques pour emmener l'ensemble encore ailleurs, dans un esprit à la fois plus urbain et psychédélique et, bien sûr, toujours vaudou ! Affaire à suivre.

www.enthusiasmusic.com/desir-florini



© Mathilde Troussard

RENCONTRE BAROQUE

Barroco-Tout

BAROQUE, EN AVANT TOUTE

Le jeune quatuor Barroco-Tout défend la musique ancienne avec une passion toute contemporaine.

Une jolie profession de foi pour explorer les chemins de traverse des 17^e et 18^e siècles. Et bientôt un premier CD consacré à Henri-Jacques de Croes.

STÉPHANE RENARD

Deux Espagnoles – Carlota Garcia (traverso) et Izana Soria (violin) – et deux Français – Édouard Catalan (violoncelle) et Ganaël Schneider (clavecin) –, cela forme bel et bien un quatuor... belge. Surprenant ? Non ! *Nous nous définissons comme un ensemble belge*, sourit Izana, car nous nous sommes rencontrés au Conservatoire de Bruxelles lors de nos études. Et nous sommes restés ici ! Alors, tant que l'on en est aux points sur les « i », encore une précision à laquelle tient particulièrement le jeune ensemble : l'orthographe de son nom, Barroco-Tout, fusion d'un mot espagnol et d'un mot français. *Barroco s'écrit donc avec deux « r » et un « c » en espagnol, et non l'inverse avec un « r » et deux « c » comme en italien*, insiste Izana.

D'AMBRONAY À YORK

Né en 2012, le quatuor affiche déjà un beau palmarès, riche en tournées, en résidences internationales et en concours. Partie prenante du programme Emerging European

Ensembles, qui promeut les jeunes ensembles de musique de chambre lors de résidences artistiques en Europe, il a ainsi été en résidence à Ambronay. Son festival tient autant du graal pour la musique baroque que de la vitrine de rêve pour les jeunes formations. *C'était tout au début de notre envol. Cela nous a confrontés au monde professionnel. Cefut une expérience passionnante et enrichissante.*

Autre grand moment, le concours de York, au Royaume-Uni en 2017. Avec une victoire à la clé, concrétisée par un enregistrement chez Linn Records. *Le CD sortira cette année, se réjouit Izana. On ne connaît pas encore le titre, mais il s'agit d'œuvres du compositeur belge du 18^e siècle, Henri-Jacques de Croes. Cet enregistrement est en partie le fruit du programme avec lequel nous avons beaucoup tourné cette année, Carnet de voyage. C'est un spectacle inspiré – très librement ! – du voyage qu'a fait Telemann de Hambourg à Paris en passant peut-être par nos régions.*

Peut-être ? Qu'importe après tout. Car la liberté, pour ces jeunes baroqueux de la nouvelle génération, ce n'est pas de fouler éternellement les chemins largement défrichés par leurs aînés, mais de profiter de cet héritage pour explorer des pistes parallèles. *Nous ne souhaitons pas que nos concerts soient de simples enchaînements de morceaux. Nous désirons au contraire toujours raconter une histoire*, poursuit Izana. *Dans notre programme Tournesol, qui est une métaphore entre la lumière du soleil et la vie d'un homme en quête d'amour, nous n'avons pas peur de mélanger Carl-Philip Emmanuel Bach et Monteverdi. Mais nous explorons aussi volontiers d'autres arts, tels que la vidéocréation ou la danse, même si nous les jouons moins car la mise en place logistique est plus difficile.*

Outre la mise en chantier d'un nouveau concert, l'avenir immédiat du quatuor passe par un projet de sensibilisation à la musique baroque dans deux écoles de Bruxelles. Car le quatuor sait que les jeunes d'aujourd'hui seront leur public de demain. Cela tombe bien, la musique ancienne n'a pas d'âge.

www.facebook.com/barrocotout



Le ténor liégeois a connu la folle équipée des jazzmen belges dans les années cinquante. Marqué par Charlie Parker, il a adopté le style cool de Lester Young, Stan Getz et de Zoot Sims et Al Cohn, ses idoles. Depuis, Robert Jeanne illumine les scènes avec un son radieux et céleste.

DOMINIQUE SIMONET

Il n'y a pas si longtemps que le milieu du jazz en Belgique s'est professionnalisé, permettant à certains musiciens, interprètes, mais aussi compositeurs et arrangeurs, de vivre de leur art. En complétant souvent d'activités pédagogiques. Mais aux temps que l'on peut désormais qualifier d'héroïques, après la Seconde Guerre mondiale, la plupart des jazzmen étaient des amateurs. Non qu'ils n'excellaient pas dans leur art, mais ils exerçaient un autre métier leur permettant de gagner leur vie. Robert Jeanne est de ceux-là, qui exerça longtemps comme architecte, tout en hantant les clubs et festivals de jazz, sur la scène ou dans le public. Deux carrières parallèles, en somme.

À part Toots Thielemans (1922-2016), guitariste, harmoniciste, siffleur, Bobby Jasper (1926-1963), saxophoniste flûtiste, et quelques autres, la plupart attachés à des grands orchestres, les jazzmen professionnels se comptaient sur les doigts d'une main. En Belgique, il en allait autrement pour la plupart des stars de l'époque, reconnues à l'étranger, comme Jacques Pelzer, saxophoniste et flûtiste, du bebop au free, et aussi pharmacien. Idem le guitariste René Thomas : *C'était au fond un amateur, explique Robert Jeanne. Son père travaillait chez Cockerill, où il faisait des maniques, de gros gants en toile de jute pour manier les tôles. Quand il est mort, René a continué à faire ça chez lui, où il employait deux ouvrières russes.*

TRAJECTOIRE

Robert Jeanne SAXO COOL

Il disait que c'était bon pour les doigts, de retourner la toile, et que, pour jouer de la guitare, il fallait de la force dans les doigts.

Quasi voisins à Liège, le guitariste René Thomas et Robert Jeanne sont devenus amis au début des années cinquante. Né à Liège le 27 avril 1932, le petit Robert grandit dans un milieu mélomane. Architecte, son père est violoniste amateur. Son grand-père était pianiste, tout en étant gynécologue (*Il s'est marié à 80 ans avec une femme de 29 ans*, raconte son petit-fils en rigolant). Et sa mère l'emmenait au concert au Conservatoire. Un parcours bien classique, intéressant, mais pas plus motivant que cela. *L'idée de faire de la musique m'est venue par hasard. En écoutant une émission de Carlos de Radzitsky à la radio. J'ai entendu Charlie Parker dans son interprétation de Koko, démarcation de Cherokee. Il y en a qui ont vu la Vierge, moi j'ai entendu Koko!* Cette révélation, en 1948, alors qu'il était entré à l'Institut d'architecture de Liège, eut des répercussions énormes sur la vie de Robert Jeanne. *J'ai réussi à trouver le disque, un 78 tours, que j'ai toujours. Comme nous n'avions pas de tourne-disques à la maison, je l'écoutais chez des amis.*

LA LAITERIE PRÈS DU FORT

À cette époque, Liège frémissait, bruissait de jazz. Un groupe sévissait, les Bob Shots, pionniers du bebop en Europe, fondés en 1944 par le guitariste liégeois Pierre Robert et reconnus par la revue musicale *Down Beat* dès 1947. Dans leurs rangs passèrent l'élite du jazz belge : Bobby Jaspar, Jacques Pelzer, Jean Bourguignon (trompette), Georges Leclercq (piano), puis Sadi (vibraphone, bongos, chant), alors que René Thomas se joignait fréquemment à eux. Tous des musiciens que le jeune Robert Jeanne va admirer dans un club resté célèbre en région liégeoise, la Laiterie, près du fort d'Embourg : *J'ai vu jouer ces gars-là, Pelzer avait l'air d'avoir tellement bon de jouer que j'ai eu envie de m'y mettre.*

Son père lui dit de vendre son violon et son archet pour s'acheter un saxophone, alto au départ, comme Parker et Pelzer. *Je devais avoir dans les 16-17 ans, donc j'ai commencé tard au fond.* En autodidacte et en amateur. À ce sujet, *aucune hésitation, je pensais que je ne gagnerais jamais ma vie comme ça, avec la musique, et pas question de quitter l'architecture que j'adorais.* Cela n'empêche pas de se chercher un style et un son. Son premier sax était un alto, comme Bird. *J'écoutais des disques que je retranscrivais.* Parker était techniquement trop compliqué, et puis j'ai fait la connaissance de Lester Young et de

Stan Getz, Al Cohn, Zoot Sims, Herbie Stewart, et je suis passé au ténor. Young est considéré comme le pionnier de ce style appelé « cool », jouant de manière détendue, avec un son très doux et sans vibrato, qui inspira nombre de ténors, dont Bobby Jaspar et Robert Jeanne. *Le jazz représentait la liberté, le phrasé, c'était tout à fait différent de la chanson et des variétés, que je n'ai jamais beaucoup appréciées. Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est aussi le son des instruments. Dans le jazz, un saxo, il a cinquante sons différents. Ben Webster et John Coltrane jouent sur les mêmes instruments et avec les mêmes becs, et pourtant quelles différences!*

PRISE DE BECS

Ah les becs ! Comme Bobby Jaspar, qui en avait fait la classification systématique, Robert Jeanne est intarissable sur le sujet. Au bec avec plafond, donnant un son plus aigu, plus percutant, il a toujours préféré le bec ouvert, plus doux, naturel, cet Otto Link Metal qu'il a depuis les années soixante.

À Liège, en l'absence de véritable club, la vie s'organise. Des musiciens, dont Robert Jeanne, s'arrangent avec le patron d'un café près de l'Opéra, Le Grand Veneur, pour y aménager une cave, dont ils peignent les murs de fresques de style cubiste et qu'ils appellent le Birdland. Comme au 1678 de Broadway Avenue, tout près de la 52^e rue, à New York, mais à Liège... En attendant, tout le monde se déplace aussi fréquemment à Paris, devenue La Mecque du jazz, avec des lieux devenus mythiques comme le Tabou, le Club Saint-Germain, le Ringside, le Chat qui Pêche, et l'hôtel où tous se retrouvent, le Grand Balcon, qui a inspiré le thème *Big Balcony* à Bobby Jaspar. *Bobby était très intelligent, très cultivé, il avait étudié la chimie, puis a très vite basculé vers la musique. Un super doué mais qui, hélas, a commencé à trafiquer avec de la drogue, et ça a été sa perte. Beaucoup de jeunes prenaient ça parce qu'ils croyaient qu'ils allaient mieux jouer, mais non. Ils ont aussi fait ça pour suivre la mode. Moi j'y ai été confronté quand les premières marijuanas sont arrivées à Liège. René Thomas m'a dit d'y goûter, j'ai tiré deux fois dessus et ça m'a suffi. Jen ai vu des tas qui sont disparus. C'est peut-être pour ça que je suis encore là.*

Du big band au duo, Robert Jeanne a joué dans tous les types de formations, mais celle qui a ses faveurs, dès le début, est le quartette classique sax, piano, basse, batterie. Même si c'est en quintette, avec le trompettiste Milou Struvay, qu'il joue à Comblain en 1959, un festival qui était au jazz ce que Werchter est au rock aujourd'hui. Mais il y revient les années suivantes en quartette,

jusqu'en 1962. Là, période de doutes, le free jazz, ou la New Thing, a cassé tous les codes musicaux. De plus, les amis partis au Canada (René Thomas), aux États-Unis (Bobby Jaspar) ou à Paris, *il n'y avait plus rien à Liège. J'ai même revendu mon saxophone.* Qu'il rachète trois ans plus tard...

SAXO COOL SUR TOUS LES FRONTS

En quartette, c'est maintenant au festival de Jazz Bilzen qu'il se présente en 1965, puis à Comblain l'année suivante. En 1973, c'est l'aventure du jazz fusion Solis Lacus, avec le trompettiste Richard Rousselet et Michel Herr, alors jeune pianiste. En 1980, Robert Jeanne est parmi les cinq saxophonistes de Saxo 1000, en hommage à René Thomas et Bobby Jaspar, une grande formation qui a pas mal tourné en Europe. Depuis, on a pu réentendre fréquemment le saxophoniste au festival de Gouvvy, ainsi qu'à Jazz à Liège, où, du temps du Palais des Congrès, il était un habitué du Bar des Congressistes, côté scène bien sûr. Si son disque fétiche reste *Embraceable You* de Charlie Parker, il écoute tous les grands saxophonistes. L'an dernier, alors que Joshua Redman se présentait avec trois projets différents au Dinant Jazz, il était là deux soirs sur les trois.

LES CINQ VIES DE ROBERT JEANNE

Le principal métier du saxophoniste Robert Jeanne, c'était l'**architecture**. Pour l'Expo 58 à Bruxelles, il a dessiné l'emblématique Porte du Benelux, en forme d'aile suspendue à un mât. Il a aussi réalisé de nombreux bâtiments industriels. Son autre passion est la **pêche à la mouche**, qu'il pratique depuis l'enfance, avec son grand-père paternel, à Dave, sur la Meuse. Activité qui l'a fait beaucoup voyager en Europe, où parfois je **pêchais pendant la journée et, la nuit, j'allais jouer du saxophone**. Activité qu'il pratique toujours, notamment en Gaume, à Virton, sur l'étang du Rabais. Quand il a arrêté temporairement la musique, au début des années soixante, Robert Jeanne s'est consacré... à la **course automobile**. Mais pas d'impro pour quatre cylindres... Il a notamment couru les 24 Heures de Francorchamps 1965, sur Austin Mini : *C'était la voiture avec laquelle j'allais au bureau. On a terminé 3^e de catégorie, derrière des Anglais sur des voitures d'usine.* Enfin, jeune, sur les 14 ou 15 ans, Robert Jeanne était passionné... d'**aviation**, participant à des concours de planeur motorisé à Bierset et même en Angleterre. Aujourd'hui, c'est avec son Selmer Super Balance de 1951 et son bec Otto Link qu'il prend de l'altitude.

À paraître, le 5 avril, un album en duo avec le pianiste Jean-François Maljean.

ZOOM



© Massimo Mucchetti

Belgian Jazz Meeting

DES HOMMES ET DU JAZZ

Après Liège, Bruges et Bruxelles, la quatrième édition du Belgian Jazz Meeting se tiendra les 5 et 6 avril à la Concertzaal du Handelsbeurs de Gand. Focus sur cet événement et ses jolies retombées humaines et artistiques.

JEAN-PIERRE GOFFIN

l'événement est avant tout une série de showcases réservés aux professionnels belges et internationaux. Une sélection de dix groupes, équitablement répartis entre le Nord et le Sud du pays, proposent en quarante minutes le meilleur de leur répertoire. La sélection est établie en deux temps, selon les mêmes règles dans les deux communautés: dans une liste de plus de soixante candidatures, les votes d'un jury élargi déterminent les noms les plus cités qui seront dans un second temps soumis à un jury restreint pour finalement aboutir à une sélection de dix groupes, cinq par communauté donc. Au-delà d'une vitrine pour les groupes de jazz belge, le Belgian Jazz Meeting est aussi l'occasion de rencontres entre professionnels belges et internationaux du secteur où labels, agents, associations et organisateurs sont réunis pour promouvoir leurs projets respectifs.

D'ABORD « FLEMISH » PUIS « BELGIAN »

L'événement bisannuel a été créé à l'origine par la communauté flamande qui souhaitait mettre en avant les musiciens de sa région. Les trois premières éditions eurent lieu en Flandre en 2005, 2007 et 2009, un rythme sans doute un peu trop soutenu pour diversifier les propositions artistiques, ce qui a poussé les organisateurs flamands à envisager un partenariat Nord/Sud: *L'amitié entre Rik Bevenage du Werf et moi*, dit Jean-Pierre Bissot, *a sans doute joué un rôle dans ce rapprochement. Nous étions très proches notamment au niveau des relations avec l'international. De fil en aiguille, l'idée est née de créer le « Belgian Jazz Meeting ».* L'organisation de l'événement est depuis 2013 confiée aux principaux acteurs belges du secteur.

Au vu des trois dernières éditions, on peut parler de spirale positive pour les groupes sélectionnés: *Le BJM a engendré une dynamique qui rend plus présent le jazz belge sur la scène internationale, c'est évident. Les résultats se ressentent surtout à long terme: Manu Hermia a, par exemple, joué à Jazz Munster en janvier de cette année, un retour du BJM de 2017.* En ce qui concerne le trio franco-belge de Manu Hermia, le batteur français Sylvain Darrifourcq donne clairement une réponse dans l'interview qu'il a accordée à Claude Loxhay sur le site de Jazzaround: *On voyage énormément. On a eu cette opportunité grâce au Belgian Jazz Meeting qui nous a soutenus. C'est assez exceptionnel d'être soutenus par des institutions belges qui nous ont mis en avant durant ces concerts où il y avait beaucoup de professionnels qui venaient de partout dans le monde. Cela nous a ouvert énormément de portes. On est allé au Canada, en Slovaquie, aux Pays-Bas, en Allemagne, en Norvège, en Angleterre...*

Une des conséquences palpables sur la scène belge pourrait aussi se marquer dans la multiplication des collaborations entre musiciens du Nord et du Sud, même si Laurent Blondiau tempère avec une touche d'humour cette vision: *Il y a sans doute de plus en plus de groupes «mixtes», mais il s'agit juste de groupes belges, non? En ce qui concerne Mâäk, les raisons de nos rencontres sont avant tout humaines et musicales. Mais il me paraît évident que pour tourner à la fois avec les LDH (Lundis d'Hortense) et les Jazzlab, il est préférable de présenter un groupe représentant les deux communautés. Du coup, quelles sont les chances d'un groupe de qualité «mono-communautaire» de se produire dans l'autre partie du pays? Et si on y ajoute la parité hommes-femmes, différentes cultures et origines dans le groupe, alors là, c'est parti pour la toute belle tournée!* Pour Antoine

Pierre, leader du groupe URBEX, choisir ses musiciens est essentiellement une question d'engouement et d'implication dans la musique. Bien s'entourer est un travail qu'il réalise surtout lors des séances Cubistic à la Jazz Station dont le but est clair: *Arriver à constituer une équipe qui fonctionne pour un soir et arriver à pressentir l'alchimie qui peut exister entre les musiciens.* Dans cette collaboration Nord-Sud, Antoine Pierre voit aussi une belle opportunité: *Je pense que ce qui est intéressant à analyser a posteriori, c'est l'influence que ce mix peut engendrer sur la musique. Je n'aime pas trop étiqueter puisqu'il y a évidemment plein de diversité des deux côtés de la frontière linguistique belgo-belge, mais si on doit généraliser, je dirais que le sud du pays a un contact plus roots, plus proche de la tradition du jazz plutôt basée sur le rythme-bounce-swing-groove, tandis que le nord du pays a peut-être un regard plus ambivalent et ouvert aux expériences soniques: utilisation de l'électronique, attrait des musiques improvisées etc.*

Le Belgian Jazz Meeting a aussi apporté une collaboration réelle entre institutions du Nord et du Sud. Jean-Pierre Bissot: *Les gens se parlent avec moins de frilosité, il y a du coup pu avoir des échanges entre les LDH et les Jazzlab. Cette porosité a été créée par la dynamique des réunions communes. À Bruges en 2015, les deux ministres de la culture sont venus, c'était nouveau qu'un ministre de la culture francophone soit accueillie sur la scène du Werf. Cet effet belgo-belge se ressent aussi au niveau des croisements de concerts entre communautés notamment lors des festivals: Dans Dans a joué à Liège, Hepatomic a tourné en Flandre, De Beren Gieren a joué en Wallonie, Massot-Florizoone-Horbaczewski et Clara McFadden ont tourné à travers le pays. Ce processus s'est mis en place lentement, c'est un cheminement qui se renforce et qui amène à une meilleure connaissance et une meilleure collaboration entre le nord et le sud. Objectivement, le BJM a marqué le coup, mais le fait que la SABAM soit devenue partenaire joue aussi un rôle dans cette évolution. C'est un mouvement qui d'une part ne coûte pas cher aux pouvoirs publics et d'autre part est profitable pour tout le monde. Il y a quelques années, je n'aurais jamais pris le risque de programmer cinq groupes flamands au Gaume Jazz, ce sera le cas cette année, conclut Jean-Pierre Bissot.*

JAZZLAB: DE PIONNIER À INCONTOURNABLE EN 25 ANS

En 2019, Jazzlab fête ses vingt-cinq années d'existence. D'une petite structure créée par quelques pionniers enthousiastes, Jazzlab est devenu en un quart de siècle le plus important organisateur de concerts en Flandre. Petite structure certes, mais à l'oreille déjà bien éveillée puisque dès le départ, Jazzlab a soutenu des musiciens comme Frank Vaganée (avec le Brussels Jazz Orchestra), Nic Thys, Kris Defoort ou Ben Sluijs. Par la suite, des musiciens comme Jef Neve, Teun Verbruggen, Tuer Florizoone ou Lander Gyselinck ont pu aussi bénéficier du suivi de l'organisation. L'évolution vers un jazz contemporain s'est développée ces derniers temps avec des groupes comme Nordmann, Donder, SCHNTZL, Steiger, Antoine Pierre ou Samuel Ber. Avec aujourd'hui une trentaine de partenaires en Belgique et une dizaine dans les pays voisins, Jazzlab fait office d'incontournable sur la scène belge, sa collaboration avec les Lundis d'Hortense ayant par bonheur jeté de nouveaux ponts entre les salles de concert en Flandre, à Bruxelles et en Wallonie.

Si l'organisation de concerts est la partie la plus visible de l'activité des Jazzlab, l'organisation développe de plus en plus un soutien à la création et à la promotion notamment en se montrant un des partenaires les plus actifs dans l'organisation du Belgian Jazz Meeting. Inspiré par le travail réalisé par Jean-Pol Schroeder à la Maison du Jazz de Liège, les Jazzlab se consacrent aussi à l'initiation au jazz - belge et international - au travers de conférences et de séances d'écoute.

Dans cet esprit d'ouverture propre au jazz, le Gaume Jazz Festival fêtera à sa manière les 25 ans des Jazzlab en accueillant trois projets développés par la structure gantoise.

ZOOM



Rive © Bernat, Do Quang

French pop au pays de la frite

L'incroyable succès d'Angèle est l'arbre qui cache la forêt. En français dans le texte, la pop confectionnée dans les ateliers du plat pays turbine aujourd'hui à plein régime. Tendances, le phénomène rassemble la scène locale autour de nouveaux idéaux. Plongée francophile au cœur des mélodies noires-jaunes-rouges.

NICOLAS ALSTEEN

La Belgique aime conter ses tours de force. Comme cette fameuse demi-finale des Diables Rouges, en 1986, au Mexique. Un mythe connu de tous les Belges. Un truc que personne n'imaginait revivre un jour. Et pourtant, en 2018, la Belgique a réédité l'incroyable exploit, bousculant les plus grosses nations sur le gazon. Ça, c'est pour le foot. Au rayon chanson française, la dernière fois qu'une fille de chez nous allait aguicher la planète par le prisme de la pop, c'était aussi dans les années 1980. Elle était brune et ne comptait pas pour des prunes. Lio a enquéillé les tubes et séduit les foules, avant de se métamorphoser en icône. Aujourd'hui, avec son premier album, Angèle a le monde au bout des doigts. Parce qu'il y a YouTube, Instagram, et que *Brol* est le juste reflet de son temps.

Derrière le triomphe de la petite sœur de Roméo Elvis, la scène belge semble s'épanouir au contact de la langue française. Des artistes comme David Numwami, Rive, Atome, Insecte, Judith Kiddo ou Claire Laffut incarnent, en effet, le renouveau de la French pop au pays de la frite. *Le terme French pop est paradoxal*, souligne le claviériste David Picard, moitié du groupe Atome. *Parce qu'on utilise des mots anglais pour baliser un mode d'expression typiquement francophone. Cela dit, cette étiquette colle parfaitement à l'identité de notre projet. Car si nous chantons en français, nos références musicales sont ancrées dans la culture anglo-saxonne. En ce sens, le qualificatif French pop est tout à fait correct.* Kaléidoscope d'influences mutantes, *Voie Lactée*, le premier album d'Atome, s'envole ainsi sous un ciel étoilé, propulsant dans ses chansons de fines particules d'Air, d'Alain Chamfort, de Tame Impala, -M-, Connan Mockasin ou Elli et Jacno.

Chez Rive aussi, la magie opère au carrefour de la langue française et de quelques sonorités piochées entre l'Angleterre et les États-Unis. Avec l'album *Narcose*, ce duo composé de la chanteuse Juliette Bossé et du multi-instrumentiste Kevin Mahé, égrène sa mélancolie sur un lit de mélodies chatoyantes. Mélangé radieux entre les reflets romantiques d'un coucher de soleil et le plaisir simple d'un murmure à l'oreille, le disque du duo bruxellois est, lui aussi, un joli modèle de French pop. En dix chansons, Rive rapproche Beach House de Juliette Armanet, cultivant au passage les vagues à l'âme de Keren Ann et le spleen de Blonde Redhead. *Depuis peu, il y a une recrudescence d'artistes belges qui chantent en français*, certifie Juliette Bossé. *C'est intéressant et, surtout, ça ne sonne plus ringard.* Une impression partagée par David Numwami : *C'est vrai qu'avant, c'était un peu la honte de chanter en français. À présent, la mécanique s'est inversée.* Auréolé du statut de « meilleur musicien de l'année » à l'occasion des DMA (D6bels Music Awards), ce dernier s'est délesté de son ancien sobriquet (Le Colisée) pour affirmer son amour de la pop sous sa véritable identité. L'occasion de préparer un premier album en marge de sa collaboration avec Charlotte Gainsbourg.

Pour Kevin Mahé, *le phénomène French pop est intimement lié à la French touch. Car, au début des années 2000, sous l'impulsion de Daft Punk, les artistes francophones se sont mis à chanter en anglais dans l'espoir de s'exporter. Et puis, il y a eu une transition avec des gens comme Sébastien Tellier, Stromae ou, plus tard, Christine and the Queens.*

LA VÉRITÉ SI JE CHANTE

Je pense que les mythes du « rock en anglais » et de « la chanson en français » sont absurdes, déclare David Picard. Même si, en Belgique, il y a des coutumes auxquelles il est difficile d'échapper. Quand on monte un groupe de rock, par exemple, l'usage de l'anglais est quasi automatique. C'est une tradition. En écoutant les chansons d'Atome, certains nous demandent d'ailleurs pourquoi nous chantons en français. La réponse est évidente : nous sommes francophones. La question devrait donc être inversée : En quoi l'anglais serait-il plus pertinent que notre langue maternelle ?

L'émergence de la French pop sur les terres du plat pays coïnciderait ainsi avec une prise de conscience. *C'est comme si toute une communauté avait intégré ses faiblesses en anglais*, explique David Numwami. *Nos accents sont moyens, notre écriture est douteuse. Partant de là, notre nature nous pousse vers la langue maternelle. C'est un besoin de vérité.* Cet élan de sincérité se retrouve également chez Atome. *Quand nous avons formé le groupe, j'ai ressenti le besoin de chanter*, raconte Remy Lebbos. *Mais je ne maîtrisais pas suffisamment l'anglais pour être crédible. Si on veut raconter quelque chose d'authentique et se connecter à ses propres émotions, il est plus facile d'adopter sa langue maternelle. Des bons textes en anglais écrits par des francophones, il y en a. Mais, bien souvent, le rendu est générique. Personnellement, je m'identifie rarement à des paroles chantées en anglais.*

FRENCH POP EN BELGIQUE, MODE D'EMPLOI

Et s'il ne fallait retenir qu'un seul disque ? Larsen a posé la question à trois personnalités emblématiques de la « Belgian pop » !

Rudy Léonet, homme de radio, coordinateur éditorial 360° culture et musique à la RTBF, créateur de Pure (FM) et ex-chanteur du groupe La Variété. Rudy Léonet a également écrit quelques chansons pour des groupes comme Das Pop, Indochine ou les Sneaker Pimps.



Marc Morgan – Les Parallèles Se Rejoignent (Viva Nova/Viva Disc - 2001)

À un moment, j'ai songé à Polyphonic Size et l'album *Walking Everywhere*, publié en Belgique en 1983. C'est un disque important pour moi, mais je reviens rarement dessus aujourd'hui... J'ai donc opté pour *Les Parallèles Se Rejoignent* de Marc Morgan que j'ai toujours, quelque part, à portée de main. Bien avant cela, il y avait eu le tube *Notre Mystère, Nos Retrouvailles* à l'été 1993. À l'époque, Marc Morgan a joué de malchance en signant avec Fnac Music, label placé sous audit financier au moment même où tout aurait dû se jouer. Les stocks de l'album *Un Cygne Sur L'Orénoque* sont restés à quai. Les disquaires n'ont pas été approvisionnés. Là-dessus, il est vraiment passé à côté de la montre en or. Quelques années plus tard, en 2001, il a sorti *Les Parallèles Se Rejoignent* dans lequel il raconte des choses assez personnelles. Au niveau des textes, il caresse la perfection. Musicalement, nous sommes ici en présence d'un artiste au top de sa forme. Ce disque est une version pop et accessible de ce qu'aurait pu proposer un Jean-Louis Murat. On y croise notamment un morceau intitulé *Scaphandrier*. C'est la métaphore du mec qui coule. Sans jamais plomber l'ambiance, Marc Morgan touchait une poésie qui, à mon sens, manque cruellement à certains artistes aujourd'hui. En Belgique, au rayon French pop, on a rarement fait mieux que cet album. Marc Morgan y abordait avec légèreté des sujets extrêmement douloureux : tout l'art de dire des choses profondes en les effleurant avec des mélodies d'une redoutable efficacité.

FRENCH POP EN BELGIQUE, MODE D'EMPLOI (SUITE)

Marc Morgan est auteur, compositeur et interprète. Le chanteur connaît un solide succès dans les années 1990 en transposant les codes de la pop dans la chanson française. Parolier pour Sylvie Vartan ou Benjamin Schoos, il est aussi le co-fondateur de Radio Rectangle, média pour lequel il produit l'émission mensuelle Hobby (Une plongée en apnée dans les grands fonds de la chanson en français).

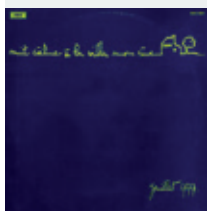


Nuit câline à la villa Mon Rêve – Juillet 1977 (IBC - 1977)

J'aurais pu choisir *Comme La Romaine* de Jacques Duvall ou le premier album de Lio. Mais je préfère évoquer cet album méconnu, secret bien gardé pour les uns, kitscherie sans nom pour les autres. En ce qui me concerne, *Juillet 1977* est tout simplement ma porte d'entrée magique dans la pop belge en français : je l'ai loué lors de ma première visite au Discobus à Huy en 1978. J'avais 16 ans. Côté textes,

les paroles de Michel Moers sont délicieuses. Elles évoquent un quotidien pris sur le vif, vaguement aquoiboniste, mélangeant des questions existentielles à des anecdotes plutôt inattendues sur l'amour, la Belgique, et le temps qu'il y fait. D'une ironie drôle, ces chansons se situent quelque part entre Albert Marcocoeur et Dick Annegarn, avec quelques poussées de Nino Ferrer, voire de Pierre Vassiliu. Musicalement, les mélodies foisonnent parmi d'incroyables arrangements. Les chansons déviantes de *Juillet 1977* racontent la fabuleuse et très belge métaphore d'une vie intérieure sensible, parfois désabusée et souvent à côté de la plaque. Bel instantané de pop progressive, cet album débarque juste avant l'avènement de l'électronique et la révolution punk, préfigurant probablement les Honeymoon Killers et évidemment le groupe Telex, dans lequel Michel Moers réapparaît subitement en smoking, laissant son ciré jaune au vestiaire.

Jacques Duvall, chanteur culte et parolier hors du commun, le Bruxellois a offert ses mots à quelques divas et autres héros de la pop moderne. Jane Birkin, Alain Chamfort, Elsa, Étienne Daho ou les Sparks ont bénéficié de ses services. Lâ où Lio s'est trouvé un véritable complice avec des tubes comme Le Banana Split ou Les brunes comptent pas pour des prunes.



David McNeil – David McNeil (Saravah - 1972)

David McNeil est le fils naturel que le peintre Marc Chagall a eu avec une Américaine, Virginia McNeil. Après la fin de sa liaison avec Chagall, la mère de David s'est installée à Bruxelles où elle a épousé un photographe belge. À la fin des années 1960, Derroll Adams, un ancien complice de Woody Guthrie qui vit à Anvers, initie David aux « folk songs ». Dans la foulée, celui-ci sort quelques singles en anglais chez Philips. Au début des années 1970, alors que David

a ouvert dans les Marolles un resto appelé Les Trois Chicons, il rencontre Pierre Barouh qui le signe sur le label Saravah, lui offrant l'occasion de sortir un premier album. Le disque est un ovi dans la production francophone de l'époque. Dans les paroles des chansons, on croise aussi bien Crosby, Stills & Nash que Ravi Shankar, Chuck Berry ou Simon Wiesenthal, le chasseur de nazis. Avec cet album, David McNeil ouvrait la porte à tous les Yves Simon, Nicolas Peyrac et Alain Souchon qui, plus tard, populariseront la nouvelle chanson française. Celle dont les racines sont autant à Woodstock qu'à Paname. J'ai écouté ce disque de David McNeil durant des nuits entières.

VOYAGE, VOYAGE

Depuis que nous chantons en français, nous n'arrêtons pas de voyager, informe Juliette Bossé. Avec *Rive*, nous jouons en Chine, au Brésil, au Mozambique ou au Canada. Par le passé, l'expression francophone semblait confinée à un territoire donné. Désormais, d'autres pays du monde se passionnent pour ce qu'on appelle communément la French pop. Cet engouement doit aussi se comprendre à l'aune d'un romantisme associé à la culture française. Quand on se produit à l'étranger, le public projette sur nous une représentation poétique de comportements traditionnellement attachés à la France. Ce qui reporte nécessairement le sujet aux pieds de la Tour Eiffel. Quand tu chantes en français, ton héritage se situe toujours entre la variété et la grande musique, souligne David Numwami. C'est un patrimoine assez intimidant qui va de Joe Dassin à Serge Gainsbourg, d'Isabelle Antena à Françoise Hardy. Je pense qu'en Belgique, nous sommes plus à l'aise avec ces références aujourd'hui.

À côté des mots, la mélodie reste – évidemment – la clef de voûte de la culture pop. *Les compos de Rive partent toujours d'une mélodie qui peut être jouée au piano*, assure le multi-instrumentiste Kevin Mahé. C'est la base de nos chansons. Après, nous essayons de surprendre l'auditeur via les arrangements ou en utilisant le chant autrement. L'idée, c'est de contourner l'évidence. Pour sa part, Juliette Bossé s'interroge : *Faut-il accentuer la mélodie ou, au contraire, mettre la voix en avant ? À ce jour, aucune réponse n'apporte de vérité absolue. Du coup, l'écriture de chaque nouveau morceau s'apparente à un défi. Où il convient d'assembler paroles et mélodies dans un équilibre précaire. Exercice de funambule, la pop en français implique de trouver un juste milieu, une position idéale pour avancer sur cette corde raide, tendue entre le sens des mots et leur résonance. Chez Atome, les paroles peuvent sembler secondaires*, constate David Picard. *Pourtant, nous avons passé autant de temps devant nos textes que derrière les synthés. Pour Remy Lebbos, tout est dans tout. Il s'agit d'un domaine où les paroles n'existent jamais sans la musique. Sinon, ce serait de la poésie. Il est vrai qu'un texte écrit en français peut, parfois, sembler impossible à chanter. Pourtant, musicalement, il y aura toujours une porte dérobée, un moyen d'y arriver, en ajoutant une nappe de synthé, par exemple. Il n'y a donc aucune raison de limiter la pop à la langue anglaise. En français, tout est possible. Avec un brin d'imagination et quelques arrangements, on peut chanter tout ce qu'on veut.*



Atome © Bernard Balleste

APERÇUS

La Grande Clameur, deuxième!



© Jean-François Berthoin

La *Grande Clameur*, souvenez-vous, c'est cette immense chorale qui avait rassemblé 500 chanteurs et 50 accordéonistes sur le parvis de la collégiale Sainte-Waudru lors de Mons 2015. Créée et dirigée par le violoncelliste et compositeur Jean-Paul Dessy, l'œuvre célébrait l'enfant du pays, Roland de Lassus, l'un des plus grands musiciens du 16^e siècle franco-flamand.

STÉPHANE RENARD

Le succès de cette représentation et l'engouement des participants exigeaient une suite. Ce sera bientôt le cas, mais cette fois à l'intérieur de la collégiale, pour quatre représentations avec un effectif porté à 600 choristes. Au programme, l'œuvre dédiée à Lassus mais aussi, en ouverture, la nouvelle création de Dessy, tombé sous le charme d'une autre célébrité montoise, Waldetrudis, alias Sainte-Waudru. Jean-Paul Dessy ne cache pas son enthousiasme. D'abord pour l'engagement des choristes – *des amateurs au sens premier, pour lesquels la musique est l'objet d'un culte hebdomadaire, qui régénère les âmes et tisse le lien social*. Émotion aussi face à la joie des accordéonistes coachés par Olivier Douyez – *leur rôle est essentiel pour soutenir le ton et la justesse des voix, comme le fait l'orgue pour tout chant choral*. Fascination, enfin, pour cette femme in-

croyable que fut Waudru. Elle appartenait à l'aristocratie franque mérovingienne du 7^e siècle, sous Dagobert. C'est elle qui a fondé, sur la butte montoise, un premier oratoire, à la fois lieu de culte et de soins. Elle en a fait un endroit d'apaisement, qui a participé au redéploiement de la civilisation dans un siècle d'une violence hallucinante. Le texte de la *Vox Clamanatis ad Waldetrudis* composée et écrite par Dessy s'inspire d'un ouvrage latin du 9^e siècle retraçant la vie de Waudru. Hagiographique, certes, mais pas de quoi heurter les Montois, très attachés à leur patronne. C'est d'ailleurs la « Descente de la châsse » qui contient les restes de Waudru, dans la collégiale, qui ouvre chaque année la ducasse, dans une incroyable atmosphère de ferveur populaire.

La Grande Clameur 2 - Le samedi 23 et dimanche 24 mars, à 18h30 et 21h à la Collégiale Sainte-Waudru (Mons). Le dimanche 5 mai au Botanique (Bruxelles).

Le Plan Culte

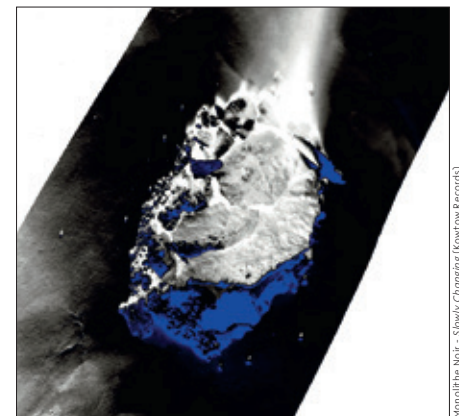
L'histoire de l'agence commence en 2016. À l'époque, Yoann Janssens, amateur de musique, dresse un constat, ou plutôt pointe un manque : en Belgique, aucune structure n'existe pour soutenir les talents émergents de la scène électronique.

NICOLAS CAPART

Nombre de jeunes dj's ou producteurs y sont comme livrés à eux-mêmes, la plupart évoluant en solo avec la difficulté de devoir se vendre et de porter toutes les casquettes. Un jour, l'un d'entre

eux, Bruxellois, lui explique qu'il est allé jouer à Liège pour 150 euros et comment il dut ensuite faire le pied de grue à la gare, ses disques sous le bras, attendant un train retour pour la capitale... car rien n'avait été prévu. C'est le déclic pour Yoann, qui monte l'agence Culte. Une plateforme de proximité comme ce dernier aime l'appeler, *d'accompagnement*, qui s'intéresse à la musique de niche, électronique et expérimentale sans distinction de genres, et travaille avec des artistes belges aux projets singuliers. Il se lance dans l'aventure avec Lawrence Le Doux, SKY HI, Walrus et Handless DJ. Pour du booking surtout, mais aussi des conseils et du management. Rapidement, d'autres viennent se greffer à l'agence ainsi créée, qui grossit peu à peu, mais pas trop... *On a décidé de ne plus signer de nouveaux venus. On veut conserver un esprit familial, pouvoir facilement s'asseoir autour d'un café s'il y a une question à régler ou une date à discuter. C'est pour cela que nous bossons exclusivement avec des Belges. La majorité sont des amis et nous nous retrouvons tous une fois par an pour partager un grand dîner, où parfois des idées de collaborations naissent*. Aujourd'hui, les rangs de Culte ont grossi de deux membres, Alexandros Sourbis et Otis Dehaes, successi-

vement stagiaires devenus complices de Yoann aux commandes de l'agence. Et l'objectif demeure : offrir à ces artistes un soutien, une structure, des dates, une rémunération digne de ce nom et de vrais contrats de prestation – souvent synonyme de premier pas vers la professionnalisation. Le *roaster* a lui aussi grandi et abrite désormais une petite vingtaine de noms, de Monolithe Noir à SA-GAT en passant par Dj Athome, Vitesse, Mika Oki, DTM Funk ou encore Le Motel.



Monolithe Noir - Swoley Changing (Kewtown Records)

LE • COM



© Mathieu Hanse

Quand la RTBF se remet en musique

Stratégie, plan de développement, nouveaux rendez-vous à l'écran et émissions repensées : ça bouge, sous les antennes du boulevard Reyers ! Et les artistes de la Fédération Wallonie-Bruxelles là-dedans ? Ils ne devraient pas s'en sentir plus mal, nous glisse-t-on... Rencontre avec deux des artisans de ce renouveau.

DIDIER STIERS

C'est le 28 janvier dernier que Plan Cult a débarqué dans nos petits écrans. Identité particulière, envie de toucher tous les publics, installation sur La Trois, cette chaîne moins fréquentée que La Une et La Deux : en une émission, la transformation concoctée au boulevard Reyers se dévoilait très concrètement, et Hakima Darhmouch voyait là un premier chantier se terminer.

Plan Cult est né d'un constat, explique la nouvelle responsable du pôle Culture et Musique à la direction générale des contenus. On n'avait plus d'agenda culturel peps, incarné par quelqu'un qui puisse porter le projet, parler avec ses tripes de ses coups de cœur, mettre en avant nos lieux culturels en sillonnant la Fédération Wallonie-Bruxelles... Bye bye

le studio, Plan Cult, c'est en effet 40 émissions et donc 40 lieux différents, avec à chaque fois un artiste présent sur place, des rencontres d'univers différents... De fait, ça n'existait pas !

Plan Cult a aussi été pensé avec les codes digitaux, reprend Hakima Darhmouch. Et c'est un contenu qu'on n'a jamais vraiment vu sur La Trois, en l'état en tout cas. La moyenne d'âge tourne plutôt autour des 37, 40 ans, alors que l'âge moyen de La Trois, c'est 60. Le mot-clé du public affinitaire et d'une chaîne comme celle-là, c'est l'approfondissement, mais aussi la découverte. On peut y retrouver un Denis Meyers pour le street art, un Roméo Elvis, une story avec Lomepal... Ce public affinitaire, on l'invite donc également à la découverte, parce qu'il cherche aussi de nouvelles expériences.

NOUS, EUX, QUI ?

Affinitaire ? On a tenté d'identifier les publics à la RTBF. Résultat des études menées ces deux dernières années : « Nous », « Affinitaire », « Jeunes adultes » et « Nouvelle génération ». C'est selon ces quatre axes que le plan de transformation va se mettre en place. On a pu identifier les besoins précis de chacun de ces publics. En matière d'info, en matière de divertissement, en matière notamment de culture et de musique. Ce qui nous permet de mieux nous adresser à ces publics en fonction de leurs codes, de leurs envies... Entendons-nous : cela ne veut pas dire pour autant qu'il s'agit-là de cases étanches et figées. Une jeune adulte peut très bien écouter de la musique pop et en même temps adorer Mozart ou aller voir un bel opéra à la Monnaie. Simplement, la manière de s'adresser au public sera un peu plus affinée.

Cette identification des publics et de leurs « besoins » donnera lieu à une nouvelle mouture de D6bels On Stage. Auparavant, D6bels était une émission de musique live, commente Sylvestre Defontaine, en charge des segments « Jeunes Adultes » et « Nouvelle Génération ». On y mettait des groupes, et la programmation n'était pas axée sur un public particulier. Aujourd'hui, elle est axée sur celle de Pure, parce que c'est le même segment « Jeunes Adultes ». Et c'est Pure qui donne le « la ». Par conséquent, il y a des groupes qui jouaient dans D6bels qui n'ont plus vocation à y jouer aujourd'hui, mais qui ont vocation à jouer dans d'autres émissions dans d'autres segments.

Ce nouveau D6bels On Stage sera à l'antenne le 20 mars. Sur La Deux, donc. Hakima Darhmouch : *Quand on a voulu retravailler ce concept, on l'a fait à fond. Avec l'air du temps, avec la mutation technologique et numérique dans laquelle on est plongés. On y a donc intégré un storytelling et des codes liés à l'émergence du monde digital et au public qui consomme des vidéos, du contenu musical uniquement sur ce genre d'appareils. Toute l'écriture de cette nouvelle mouture a été identifiée en fonction des besoins du public, en fonction des codes qui le captent et avec une programmation musicale qui le concerne aussi. On aura ainsi à la fois de la pop rock mais en même temps de la musique urbaine.*

ET LES ARTISTES EN DÉVELOPPEMENT ?

Encore une fois, il ne s'agira pas là d'une case figée. D6bels sera aussi une invitation à la découverte, servira également à donner un coup de pouce à de nouveaux talents. Particulièrement ceux de la Fédération Wallonie-Bruelles. Nous avons une reconnaissance incroyable sur la scène européenne en matière de musique urbaine et de hip hop. Si on peut continuer à accompagner les nouvelles pépites... Pareil pour la pop, pareil pour d'autres registres musicaux : ça fait partie aussi de nos missions de service public.

La mise en avant des artistes de la Fédération n'a donc pas disparu du cahier des charges. Et leur développement de se poursuivre, juste mieux défini dans cette nouvelle philosophie. Sylvestre Defontaine : *Si on considère le développement d'un artiste de la Fédération Wallonie-Bruelles, on a différents stades. Il a une porte d'entrée sur Pure, parce que eux ont vraiment cette vocation de développer ces artistes au quotidien. Il y a « Nous » (le pôle, donc, producteur de contenu - ndlr), dans toutes nos émissions, où on peut placer des artistes et pas uniquement musicaux. Puis il y a des relais dans l'entreprise : une Alice On The Roof est entrée par le prisme de Pure, mais elle aurait pu entrer par celui de Plan Cult si on avait été là à l'époque, elle se retrouve maintenant sur Viva et sur la Grand Place dans un programme de La Une.*

L'attention est portée sur tous ces artistes qui ont développé une belle carrière, résume l'ex-journaliste de RTL, mais n'oublions pas ceux qui démarrent ou qui ont eu un démarrage plus lent. Et son collègue de conclure : Dans D6bels, on a aujourd'hui des artistes de la Fédération Wallonie-Bruelles qui peuvent inviter un artiste en développement, pour venir faire un duo avec lui. Dans toutes les « mécaniques », nous avons vraiment une réflexion là-dessus. On le verra encore cet été sur le terrain : les logos de la RTBF ne seront pas forcément partout dans les festivals, mais quand même. Depuis cinq ou six ans, on a pour politique de vraiment mettre l'accent sur les festivals francophones. Je pense par exemple que les festivals francophones ont plus besoin d'un soutien médiatique que de gros festivals « flamands ». Dont on reste ceci dit partenaire média.

Dans ce tableau qui se redessine peu à peu, Tarmac développe aussi sa stratégie musicale, tentant l'aventure du live. Même chose chez Pure : *Les envies de développer le live bouillonnent*, dit Sylvestre Defontaine. Qui rappelle que le plan n'a été mis en place qu'en septembre. Plan Cult est donc une avancée façon « pas de géant » : *C'est le meilleur exemple de ce développement !* Quant à The Voice, en cours de 8^e saison ? L'émission émane du pôle divertissement, même si c'est une émission musicale. Là aussi, on a une application concrète de cette nouvelle identification des publics. *C'est une émission qui fédère, donc elle est diffusée sur La Une.* La Une qui est identifiée dans un public « Nous », c'est-à-dire le large public, qui est rassemblé autour d'un grand événement comme l'Eurovision ou la Coupe du Monde de Foot, qui consomme de la chanson plus populaire, et à la RTBF, on ne voit rien de péjoratif là-dedans. *Les coachs incarnent ce type de public-là*, précise Hakima Darhmouch. *Je pense à Slimane notamment ou à Vitaa. Matthew est un peu plus pop rock, ce qui permet peut-être d'attirer un autre public, tout comme Typh Barrow avec son côté groovy et jazzy. L'idée n'était pas forcément de brasser large mais d'avoir un jury crédible. Et la chance qu'on a, c'est qu'ils correspondent à des univers musicaux différents, ce qui fait que cette émission ne s'essouffle absolument pas après huit saisons.* Sylvestre Defontaine : *C'est plus ou moins marqué selon les années, mais il y a toujours eu la volonté d'avoir un juré qui soit dans la ligne d'une des radios. Joshua, au départ, c'était pour Pure, Typh Barrow est une artiste qui a été développée par Classic 21, Vitaa et Slimane sont des artistes plutôt Viva, BJ Scott était clairement Classic 21...*

Affaire à suivre donc, comme on dit. D'autant que là, on ne vous a encore rien raconté du DAB+, ce « Digital Audio Broadcasting » appelé à remplacer définitivement et à fournir plus que la FM, moyennant l'appareillage adéquat. Qui dit nouvelles possibilités techniques dit nouvelles offres thématiques, sur les ondes ou sur le web. Promis, on y reviendra !

DÉCRYPTAGE



La supervision musicale en Belgique

CE JOB QUI N'EXISTE PAS VRAIMENT

Si le cinéma et les séries belges gagnent de plus en plus en crédibilité et en reconnaissance, les budgets de ces productions restent le plus souvent modestes. Le jour semble donc loin où la supervision musicale sera traitée avec autant de sérieux qu'aux États-Unis. Ce qui est peut-être une bonne chose pour nos musiciens locaux, aux droits forcément plus légers à négocier que ceux des tubes internationaux.

SERGE COOSEMANS

Il est un peu fastidieux, voire complètement inutile, de chercher l'instant précis où certaines bandes sonores de cinéma se sont mises à ressembler à des compilations de chansons n'ayant pas été spécialement composées pour un film. On se souvient notamment d'*Easy Rider* (1969) et d'*American Grafitti* (1973) ainsi que du kaléidoscope auditif de *Goodfellas* (54 morceaux, 1990) mais c'est bien entendu Quentin Tarantino qui a véritablement rendu chaud-boulette ce concept de davantage recourir à la culture pop existante plutôt qu'à un compositeur spécifique. Depuis *Reservoir Dogs* (1992), on ne compte en effet plus les mariages iconiques entre morceaux musicaux savamment choisis et scènes choc, ni les chansons que personne ou presque ne connaissait avant qu'elles ne soient présentes dans un film ou au générique d'une série.

Derrière tout cela, il y a un métier, celui de «music supervisor», pleinement reconnu aux États-Unis où des personnalités comme Mary Ramos, qui assiste Tarantino dans ses choix musicaux depuis *Pulp Fiction*, et Tomas Golubic, qui a notamment assez génialement travaillé sur les séries *Six Feet Under*, *Breaking Bad* et *Better Call Saul* sont considérés comme des stars. En France, depuis quelques années, ils sont également quelques-uns à s'être officiellement lancés dans la supervision musicale, un poste qui peine toutefois à y être véritablement reconnu. En Belgique, c'est plus marginal encore. Selon Wim Coryn, de Wild Cherry Consult, il n'y aurait en effet chez nous qu'un seul véritable professionnel du secteur : lui. *Très honnêtement, je ne connais pas d'autre superviseur musical en Belgique. Il y a bien des gens qui sont listés comme tels mais je ne pense pas que c'est quelque chose que tu deviens simplement pour avoir placé deux chansons dans un film. Je ne me suis personnellement donné ce titre qu'après avoir travaillé sur plus de 40 films et séries télé. Ce qui a pris des années et aujourd'hui, je suis très heureux de pouvoir travailler dans toute la Belgique mais aussi, de plus en plus, dans d'autres pays : la France et les Pays-Bas mais aussi le Canada, la Russie, la Suède... Avant tout, je suis consultant. Je sélectionne des chansons, je fouille dans les bibliothèques musicales, je m'occupe d'obtenir les droits des morceaux. C'est d'abord un boulot de recherche et de discussions créatives mais après, il y a aussi l'établissement de contrats... «Music supervisor», c'est simplement prendre la responsabilité de tout ce qui touche à la musique sur un film ou une série, du point de vue créatif mais aussi administratif.*

Wim Coryn ne fanfaronne pas en se prétendant seul professionnel du Royaume. Questionnés en off à ce sujet, différents intervenants du milieu du cinéma reconnaissent en effet que sur un film, les choix musicaux sont souvent secondaires et donc le plus souvent laissés à des potes musiciens, des programmeurs de festivals ou encore que c'est au *mecc qui compose la musique de chercher d'autres morceaux qui collent à l'ambiance*. Bref, on privilégie le Système D. David Mennessier, acheteur chez PointCulture, a ainsi débarqué en 2014 sur son premier film, *l'Éclat Furtif de l'Ombre*, parce que ses réalisateurs aimaient écouter ses sélections musicales sur Radio Campus. Depuis, ce garçon à la connaissance musicale assez encyclopédique a travaillé sur trois autres productions, notamment avec Joachim Lafosse. Se considère-t-il pour autant comme un véritable «music supervisor»? Non. *C'est plus un hobby. Ce n'est pas mon boulot et heureusement d'ailleurs, parce que tu as parfois l'impression de débarquer sur une production comme un cheveu dans la soupe et de générer pas mal de suspicion de la part de l'équipe. La musique est tout de même primordiale dans le rythme d'un film. Or j'ai l'impression que les réalisateurs et les producteurs n'en tiennent pas toujours compte. Il y a beaucoup d'impératifs financiers et dégots en jeu, donc énormément de compromis. Il faut lâcher énormément de choses.*

Ces choses à lâcher peuvent faire sourire. Nous est ainsi revenu l'anecdote d'une production belge persuadée qu'obtenir les droits des Beastie Boys et de Donna Summer n'était qu'une affaire de quelques euros et de seulement deux ou trois coups de fil. Ni Wim Coryn, ni David Mennessier ne s'en émeuvent. Ce n'est pas le boulot d'un cinéaste de savoir comment fonctionne le monde de l'édition musicale et des droits voisins. Mais c'est celui d'un superviseur musical de lui faire savoir que les chansons des Beastie Boys, c'est très cher et qu'il existe des solutions de remplacement. Wim Coryn : *Il arrive que les cinéastes sachent exactement quelle musique et quelles chansons ils veulent. Il faut respecter ça mais aussi pouvoir suggérer des chansons plus abordables qui correspondent aux mêmes idées, au même ton. Aux États-Unis, une chanson pop se négocie le plus souvent entre 20.000 et 45.000 dollars. Chez Deutsche Grammophon, contacté par David Mennessier pour un extrait des *Quatres Saisons* de Vivaldi, il existe également des tarifs préétablis. Sinon, dans ce milieu, tout reste le plus souvent discutable.*

Il est ainsi connu que sur *Eden*, le film de Mia Hansen-Love sur la French Touch, tous les morceaux, y compris celui de Daft Punk, auraient été «clearés» à un tarif préférentiel, obtenu après de longues négociations.

C'est qu'il ne s'agit pas simplement d'acheter des droits, il faut aussi souvent convaincre les artistes et ceux qui en gèrent les catalogues de l'intérêt de placer une chanson dans un film. Or, pour tout un tas de raisons, y compris souvent mauvaises et fantasques, il arrive régulièrement que ces droits soient refusés. Ou que le montant exigé soit réellement exorbitant. *C'est frustrant, reconnaît Wim Coryn. Parfois, les chansons envisagées sont vraiment chères et il faut donc en trouver d'autres qui ont la même teinte, le même flow, et qui correspondent davantage au budget. Je compare cela au désir de rouler en Porsche. Il faut pouvoir se le payer mais si tu n'as pas ce budget, tu peux certainement rouler en Golf et mon boulot, c'est de «pimper» cette Golf pour qu'on fait, ça ne passe pas pour une solution de remplacement ; que cela apporte au contraire une valeur ajoutée au projet.*

Aussi bizarre que cela puisse paraître, la musique n'est donc pas toujours fondamentale aux yeux d'un réalisateur. En France, le superviseur musical est ainsi le plus souvent surtout chargé de «chasser les coûts», autrement dit de négocier les droits d'exploitation à la baisse grâce à ses contacts dans les maisons de disques. David Mennessier s'en désole, estimant que la consultance musicale devrait surtout se faire en amont, comme une vraie collaboration créative, et non pas après le montage, une erreur, selon lui, courante. Pour Wim Coryn, il faut toutefois ne jamais pousser sa propre opinion. *Vous êtes là pour proposer des idées et des solutions mais au bout du compte, ce n'est pas votre film. Vous ne restez qu'un intermédiaire et vos victoires sont des victoires de l'ombre. Elles peuvent toutefois être belles. David Mennessier est ainsi plutôt fier d'avoir mis en contact Bénédicte Liénard et Mary Jimenez, réalisatrices du *Chant des Hommes* (2015), avec la musicienne Catherine Graindorge. Un budget a été libéré pour des compositions originales, qui ont été écrites et enregistrées dans de bonnes conditions et au final, tout le monde était très content. Autrement dit, les belles histoires continuent d'exister sans que leurs bandes originales ne coûtent forcément la moitié d'un tank.*

IN SITU...



Art Base INTIME FESTIVAL

Dans un quartier de la capitale à l'incroyable richesse architecturale, Art Base coule, au rez d'une maison moderniste, des jours intenses et heureux. Le lieu est habité par la passion de son initiateur, Frans De Clercq, pour les musiques du monde et par son soutien indéfectible aux jeunes musiciens «classique».

VÉRONIQUE LAURENT

En dehors des pavés battus, l'endroit fait figure de halte discrète, limite secrète. L'adresse se refile entre belges, grecs, argentins, indiens... musiciens classiques ou de musiques du monde. Elle s'est forgée une réputation auprès des connaisseurs et croule sous les demandes. Le Hollandais Frans De Clercq, installé en Belgique depuis de nombreuses années, nous ouvre grand la porte de sa petite salle : juste deux marches à grimper depuis le trottoir de la rue des Sables, non loin de la rue Neuve à quelques dizaines de mètres de là.

Art Base tourne depuis 2006 : *J'ai ouvert cet endroit avec un ami, raconte cet interprète de formation et fan de musique grecque. Galerie d'art et petits concerts ; on a fait ça pendant trois ans. L'équilibre a basculé depuis. Tous les deux mois commence une nouvelle expo, mais la musique prédomine, cinq concerts par semaine, environ. Au début, on a fait ça en tâtonnant. Le lieu a trouvé maintenant sa vocation de croisière.*

BRAS, CORPS, MUSIQUE À CŒUR

Méli-mélo architectural, le quartier peut se vanter d'englober péle-mêle la merveilleuse place néo-classique des Martyrs ou le drôle d'immeuble brutaliste aux alvéoles de béton de l'ancienne CGER. La courte rue des Sables se cache derrière les écrasants bâtiments administratifs d'après-guerre du boulevard Pacheco qui, eux-mêmes, vivent dans l'ombre de la Tour des Finances et de son jardin surélevé et caché, dessiné par le célèbre architecte-paysagiste René Pechère. Quand Frans De Clercq acquiert le petit immeuble, conçu en 1932 par les frères Brunfaut, il sert à ce moment de base à des ouvriers qui renouent un squat dans la rue ; ils y mangent et s'y changent. Longtemps laissé à l'abandon, le quartier est en train de se modifier, de se gentrifier. En effet, en face, le bâtiment Art Nouveau, plutôt impressionnant, se prépare à devenir le Centre de la Bande Dessinée. Tout contre le futur Art Base, on retrouve un immeuble, haut et étroit, typique de l'architecture du début du 20^e siècle. Idem un bâtiment plus loin : c'est celui de La Presse du Peuple, construit en 1905.

À l'origine, la maison forme le bras perpendiculaire, et séparé, de l'extension du journal La Presse du Peuple. Le corps principal de cette extension pointe, dans la ligne moderniste, une tour verrière vers le ciel. Sa façade donne quant à elle sur la rue d'à côté. Ironie du sort, cette partie-là, investie depuis presque trois ans par le label indépendant [PIAS], abrite actuellement une salle de concert dans son sous-sol. De dimensions modestes, la maison de la rue des Sables fait figure de dissidente à échelle humaine. Percée de baies vitrées horizontales, porte centrale accueillante, briques belges jaunes sur la tranche, courbures et carreaux de céramique, la façade classée attire le regard par le décalage avec ses voisines. À l'intérieur, tout ou presque y est refait, sans attention particulière portée à l'acoustique d'ailleurs, qui par un heureux hasard ou bien la grâce du talent des architectes, s'avère excellente.

À l'époque où le projet prend forme, Frans De Clercq, joueur de bouzouki, se produit avec des amis dans divers endroits de Bruxelles. Le groupe joue une musique inspirée par le Rebetiko, ce « blues » grec apparu dans l'entre-deux guerres. *Pourquoi pas avoir un lieu propre où jouer ? C'était l'idée au début, confie le*

grand Hollandais. Aujourd'hui, lorsque son groupe se produit, c'est souvent pour récolter des fonds, aider un village au Cambodge ou une organisation grecque qui cuisine dans la rue car *la vie est dure, là-bas.*

SURFACE DE CONTACT MAXIMAL

Un mur courbe rappelle l'architecture d'origine, quelques rangées de chaises, coussins sur les assises, des radiateurs bas pour laisser place à des banquettes, un bar, avec du raki... et c'est tout. Ça suffit. *Ce qui se passe pendant les concerts, c'est assez étonnant et un peu magique. Le contact est extrêmement direct. Il n'y a aucune distance entre musiciens et le public et ça crée, je trouve, quelque chose de très spécial. Parfois, une estrade se monte suivant les besoins des artistes, mais on peut toujours en tendant la main, du premier rang, presque les toucher. Un public d'habités ou de curieux, et pas mal de gens seuls. C'est très social, ici, et je discute facilement avec tout le monde.*

Les musiciens aiment le lieu et la formule. *J'ai des propositions de toutes sortes, mêmes des groupes punks... Mais la ligne de programmation, c'est « classique et musiques du monde » : indiennes, arabes, grecques, musiques manouches, des Balkans, flamenco, tango... Une petite entorse ? *On a participé à une édition d'Arts Musica, qui nous a envoyé un groupe de rock expérimental, assez électrifé. Ils étaient dépités en voyant l'espace. Ils ont construit un mur d'amplis au fond. Ça devait être la plus petite salle dans laquelle ils avaient jamais joué !**

Baseline d'Art Base ? Rapprocher le public des musiciens. À moins que ce ne soit l'inverse. Frans De Clercq : *Ce que j'adore, c'est de donner l'opportunité aux jeunes musiciens de jouer. Un piano à queue Schimmel est mis à disposition. Ils sortent du conservatoire, se préparent à des concours et subissent une pression énorme : ils doivent avoir la possibilité de s'exercer devant un public. Un tel type de salle manque à Bruxelles constate le musicien-programmateur, qui poursuit : *Je dois m'assurer qu'Art Base continue à vivre, mais le lieu n'exige pas d'impératifs financiers lourds à porter ou de présence du public. L'homme se montre content avec une vingtaine de personnes par concert. Mais plus souvent plein que l'inverse, l'endroit intimiste renouvelle, presque chaque soir de la semaine, le plaisir du partage d'un moment musical de qualité, sincère et sans chichis.**



Art Base - Rue des Sables 29, 1000 Bruxelles - www.art-base.be



Valentin Silvestrov
Touching the Memory
Alexei Lubimov - Jean-Paul Dessy - Ensemble Musiques Nouvelles
Brilliant Classics

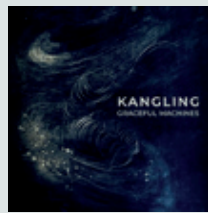
Salué dans les années 1960 comme l'un des membres les plus doués de l'avant-garde conceptuelle, l'Ukrainien Valentin Silvestrov allait opérer un virage radical dès 1979. Pour, dira-t-il, sortir du ghetto dans lequel la création musicale avait fini par tourner en rond. Un revirement dont les postludes et élégies rassemblés ici donnent toute l'ampleur. Servies par le piano de l'excellent Alexei Lubimov avec la complicité de Jean-Paul Dessy et de l'Ensemble Musiques Nouvelles, ces pièces pour piano avec (ou sans) orchestre à cordes ont retrouvé le chemin de la tonalité et de la mélodie au profit d'une « slow music » particulièrement planante. Musique *dépossédée et métaphorique* selon Silvestrov, mais, surtout une invitation au lâcher prise. Déconnexion garantie sur fond de romantisme méditatif. - **SR**



Endless Dive
Falltime
Luik Records

Falltime est le premier album de ces quatre Montois, récents finalistes de la dernière édition du Concours Circuit. Il fait suite à un

excellent EP déjà dans la veine post-math-rock, sorti en 2016. Endless Dive continue à explorer les contrées électriques défrichées depuis de nombreuses années par les chefs de file du genre : Mogwai et autres Explosions in the Sky en tête. Ils livrent ici 10 instrumentaux joliment emballés, avec des guitares écorchées et puissantes accompagnées de cette reverb qui signe et identifie le style tout autant que les breaks soudains suivis d'envoies. Le batteur est vraiment impeccable et des petites touches électro apportent de la respiration ci et là sur certains morceaux. Probablement le groupe francophone le plus amateur pour les amateurs du genre. - **FXD**



Kangling
Graceful Machines
NaFF Recordz

Kangling signe un deuxième album toujours aussi habité par la soul et le groove de son compositeur, le protéiforme Axel Gilain, sideman qu'on a déjà pu apprécier auprès (entre autres) de Melanie De Biasio ou de Fatou Traoré. Neuf pistes qui ont bénéficié d'une belle évolution dans la production par rapport au premier album, avec au menu des ingrédients très variés : quelques boucles électroniques (*Kings, In My Dream*), une pincée d'accents dub (*Take My Chance*), une bonne rasade de basses chaloupées et de guitares saturées (*Stand*), le tout parsemé de chœurs soul (beaucoup) ... Kangling agite bien le



Refugees for Refugees *Amina*

MUZIEKPUBLIQUE

Deux ans après leur premier album, *Amerli*, qui était le fruit d'une rencontre entre une dizaine de musiciens réfugiés et/ou belges, le groupe Refugees for Refugees revient avec *Amina*.

Cet album est le témoin de l'évolution de ces musiciens, d'un passage de l'expérimentation à la consolidation d'un groupe. *C'est une évolution constante, musicale bien sûr, mais aussi*

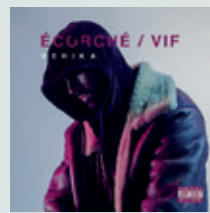
tout et délivre un disque éclectique et inspiré qui s'aventure avec bonheur aux frontières de la pop et de la soul. - **FXD**



Gan Gah
Habibitronics
Lowup Records

Gan Gah est un jeune producteur bruxellois d'origine marocaine qui a fait le pari, à l'instar de l'Espagnole Rosalia qui a récemment dépolu le flamenco, de sortir des méandres la musique folklorique orientale et de la fusionner avec une électro trap (rebondissante à souhait). Le mix délivre un bordel sonore des plus jouissifs, en témoigne le titre *Rwina* (littéralement « boxon » en arabe) que l'artiste sous-titre *Daawa 2.0*.

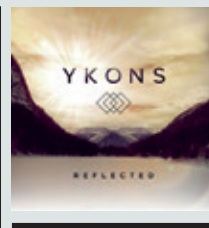
Un concept qui, même s'il n'est pas novateur (poke à la superstar Omar Souleyman ou même à Gesaffelstein et à son laboratoire de cocktails traps) a le don de ne pas courir les rues en Belgique et qui s'exporte pourtant du Maghreb au Moyen-Orient ou de Dour à l'ADE. Après un premier album en 2015 nommé *Souktronics* et deux autres opus en 2016, Gan Gah est donc de retour et son nouvel EP s'intitule *Habibitronics*. - **DSa**



Véhika
Écorché/Vif
Autoproduction

Écorché/Vif, c'est la remontée à la surface, et en 15 titres, d'un artiste bruxellois proche

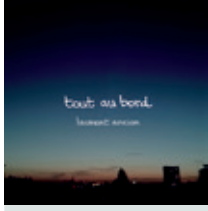
amicale, nous expliquait Simon Leleux, le percussionniste du groupe, lors de leur showcase à l'AB. Si les membres du groupe partagent pour la plupart la difficile expérience de l'exil, ils se rassemblent surtout autour de la création musicale. Dire que la musique est un langage universel ne serait pas non plus tout à fait juste, tant les styles diffèrent et se singularisent selon les régions du monde. C'est là l'un des grands atouts de cet album, la capacité des musiciens à trouver des points de rencontre, des passages fluides d'une musique à une autre. C'est le cas du morceau *Qad Hijaz* où l'on passe doucement d'une suite arabe à une chanson afghane hazaragi. La beauté de la musique accompagne la beauté des paroles mais également la violence des histoires. Que ce soit l'histoire d'Amina dont Aman a dû se séparer par la force des choses, ou celle dans *Kesaro Sarho* de l'ami absent à qui on prend un peu de terre pour en faire du maquillage, la force poétique des chansons mérite que l'on se renseigne sur leur teneur en plus d'apprécier la force d'une réunion aussi hétérogène et réussie que celle du groupe Refugees for Refugees. - **TS**



Ykons
Reflected
Blue Milk Records

Né des cendres de Can D, les cinq musiciens originaires de la province de Liège ont trouvé leur équilibre avec Ykons. Un pied dans la pop FM, un autre dans le rock plus aventurier, leur premier album *Reflected* est le fruit d'un travail mûri et soigné. Si les références à Coldplay (la ballade au piano *Run Run*) et à The Edge (*Silent Word*) risquent de devenir étouffantes, ce groupe de trentenaires impose aussi son propre univers. À l'image du paysage illustrant la pochette du disque, la musique d'Ykons évoque les grands espaces et les lignes d'horizon où se marient refrains

épiques (*Red Light, Like a Feather*) et arrangements envoûtés (*Darwin* et sa rythmique oppressante, le bien nommé *Paradise Distortion*). - LL



Laurent Ancion

Tout au bord
Label Gazelle

Longtemps planqué sous la couverture de Pierre Castor, Laurent Ancion avance désormais à visage découvert et, surtout, à cœur ouvert. Sur l'album *Tout au bord*, l'artiste bruxellois se dévoile sans ambiguïté, tel qu'il est. Chanteur sans voix, mais doué d'un vrai sens de la mélodie, il précipite ses sentiments personnels dans les feux de l'amour. L'étincelle tient ici à une sorte de spoken word à la française. Déclamés avec sincérité, les mots de ce beau parler valsent sur une trame instrumentale élégante et sophistiquée. Piano-tées du bout des doigts, les chansons de Laurent Ancion emportent bien souvent leur mélancolie vers les plages du Breton Yann Tiersen. Jolie pièce instrumentale, *Für Manfred Karge* effleure ainsi les souvenirs de *L'Absente*. Si on zappe volontiers un titre osé en anglais (*Waterlily*), *Tout au bord* fait valoir ses meilleurs arguments dans la langue d'Alain Bashung. Il y est question d'émotions et d'agréables ballades dont une, mémorable, au bras de François Breut (*En défiant la glace*). - NA



Fastlane Candies

Polygene
Freaksville Records

Fastlane Candies s'en est allé rejoindre d'autres horizons... comme ils le chantent eux-mêmes, en français dans le texte (et c'est nouveau !), sur le morceau *En boucle*. De nouveaux horizons musicaux... et linguistiques. Car le groupe ose le plurilinguisme ! De l'anglais (surtout), du français pour quelques morceaux et même un peu d'espagnol (*Olividame*, « oublie-moi »). Côté instrumental, les choses ont bien bougé. Les guitares sont moins présentes que sur le premier album (*Telenovelas*, sorti en 2013), Fastlane Candies abandonnant la folk pop de leurs débuts pour revenir tous synthés et boîtes à rythmes dehors. Des détours déjà abordés par la case Mini Sultan, la formation parallèle, frenchy et plus électro d'Alexis Alvarez, un des membres du groupe. A l'écoute de ce disque, on se surprend à penser à Flavien Berger pour le côté « ritournelle électro » (*Danger*), on pense aussi à Odezenne pour les aspects un peu cold guitares/synthés. On a apprécié particulièrement le titre *Hamelin*, sa basse ronde et alanguie, son spoken word et son gimmick synthétique qui rappelle aussi le travail de Cascadeur sur le dernier album de Christophe. Un retour réussi et réservant donc quelques jolies surprises. - FXD



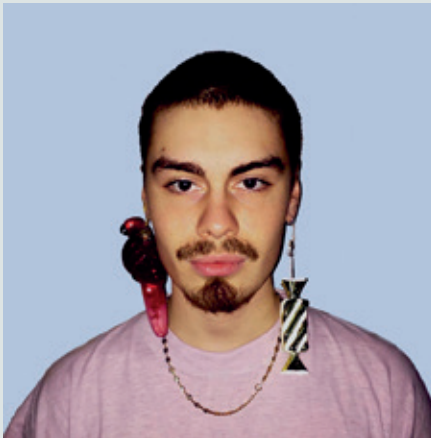
Mambo

20.000 \$ de Chorus

HONEST HOUSE RECORDS

A une époque, pas si lointaine, le collectif Honest House était l'une des chevilles ouvrières du rock en Belgique francophone. Ces dernières années, l'équipée liégeoise a calmé ses ardeurs, sans pour autant couper le mo-

teur. Sous son capot encore tout chaud, les riffs de Mambo grattent aujourd'hui les prescriptions légales du math-rock. Entre prouesses instrumentales, rythmiques asymétriques et calcul de nouvelles trajectoires à la guitare, le quatuor assure le tempo avec une ardeur d'avance. Sur le papier, pourtant, ce n'était pas gagné. Car, depuis 2013 et la sortie de l'album *Bertier*, Mambo ne suivait plus le rythme imposé par l'actualité. Pas de nouveaux enregistrements, aucun post sur Instagram, à peine quelques messages via Facebook... Contre toute attente, le groupe refait maintenant surface avec *20.000 \$ de Chorus*, un deuxième album qui, assurément, vaut son pesant d'or. Synthèse d'un savoir-faire assimilé au contact d'anciennes formations du cru – de Casse Brique à Frank Shinobi –, ce disque voit Mambo secouer son rock instrumental dans dix morceaux aux titres surréalistes. Clin d'œil à Metallica (*Captain Kirk Hammet & Tranche De Lars Ulrich*), considération vestimentaire (*Slim De Rigueur*) ou ordonnance médicale (*Comme la vérole sur le bas-clergé breton*) électrisent ainsi l'imaginaire d'un groupe revenu de loin. - NA



Lenny Pistol

Pistil Boy

LUIK RECORDS

Sept titres, c'est quasiment un album, et c'est en tout cas déjà amplement bien pour faire connaissance avec ce jeune homme – anciennement Lovelorn – qui joue de la « bedroom pop ». On peut ne pas aimer les étiquettes,

mais il faut admettre que celle-ci renvoie assez d'images pour se faire une idée de ce *Pistil Boy* avant même d'avoir jeté une première oreille dessus. On l'imagine effectivement bien dans sa petite chambre, le garçon, bricolant des compos à la fois éthérées et fragiles, posant par-dessus sa voix douce et un peu nonchalante. Certains l'ont déjà décrété « King Krule belge », d'autres soulignent qu'il est inspiré par John Lennon et Alex Turner : il y a pire en matière de comparaison et de filiation. Et effectivement, c'est un peu tout ça. Posé tout à la fin de cet EP, *Heading For Your Mind*, avec sa réverbération sur la voix et cette nappe de synthé toute psychédélique, a des allures de symphonie de poche. Jusque-là, l'auditeur se sera baladé avec Lenny sur un fil toujours prêt à se rompre, tissé entre pop, rap et folk, entre parlé et chanté (*Cold Walls*), pris par la langueur qu'installe ce minimalisme de tous les instants. En intro à *Liquor Shop*, c'est même comme dans un rêve et non comme un coup de matraque viril que résonne la voix de Chuck Dukowski, le bassiste de Black Flag, interviewé dans la foulée de ce fameux concert au BACE's Hall de Los Angeles. Attention : disque addictif! - Dst

LISTE DES SORTIES

JAN. - FÉV. 2019

ENVOYEZ-NOUS LA DATE DE SORTIE DE VOS PRODUCTIONS. Nous relaierons dans ces colonnes: larsen@conseildelamusique.be

CHANSON

Atome, Voie Lactée
(Autoproduction)

CLASSIQUE - CONTEMPORAIN

Johann Sebastian Bach, Concertos for Organ and Strings, Les Muffatti, Bart Jacobs (Outhere/Ramée)
Offenbach, Colorature, Jodie Devos, Münchner Rundfunkorchester, Laurent Campellone (Outhere/Alpha)
Sylvain Chauveau, Pianisme (Sub Rosa)
Valentin Silvestrov, Touching the Memory, Alexei Lubimov, Jean-Paul Dessy, Ensemble Musiques Nouvelles, (Brilliant Classics)

COMPILATION

Various Artists, Compilation Ça Balance 2018 (Autoproduction)

ELECTRO

Brussels Pony Club, Membership (Lift Your Head Up)
Gan Gah, Habitronics (Lowup Records)
Kid Noize, The Man With A Monkey Face (Universal)
Monolithic Noir (EP), Slowly Changing (Kowtow Records)
Thamel, Prairie Blanche (Koridor Records)

EXPERIMENTAL

Antonin De Bemels, The Magma Chamber OST (Thin Consolation)
Pastoral, Léchappée belle (Transonic/Sonopoetics)

JAZZ

Alexandre Furnelle New5, Different Kinds

of Blue (Red Box Trib)
Bex / Catherine / Romano, La Belle Vie (Sunset Records)
David Linx & Michel Hatzigeorgiou, The Wordsmith (L'Autre Distribution)
Désir & Fiorini, Yo Anpil (el NEGOCITO Records)
Kheireddine Mikachiche & Manuel Hermia, Bahdja (Iglou/New Arts Int.)
Mikael Godée / Eve Beuvens Quartet, Looking Forward (Iglou/Jazz)
Next.Ape (EP), Next.Ape (Shapes No Frame)
The Gödel Codex, Oak (Off/Moonjune Records)
The Wrong Object, Into the Herd (Moonjune Records)
Toine Thys Trio, The Optimist (Iglou/Jazz)
Yökai, Yökai (Humpty Dumpty Records)

POP-ROCK

Bliss Out, Terus Trip (Autoproduction)
Dandy Shoes, All About Love (Autoproduction)
Endless Dive, Falltime (Luik Records)
Fastlane Candies, Polygene (Freaksville Records)
King Child, Leech (Pieuvre)
Lenny Pistol (EP), Pistol Boy (Luik Records)
Mewhy (EP), Projections (Autoproduction)
Montevideo, Temperplane (Tigersushi Records)
My Diligence, Sun Rose (Mottow Soundz)
Namdose, Namdose (Yotanka Records)
Spaguetta Orghasmond, Tour de Thaï (Rockerill Records/Love Mazout)
The Banging Souls, Rich To The Bone (Autoproduction)
TOTM, Bliss/Blurred (Autoproduction)
Ykons, Reflected (Blue Milk Records)

URBAIN-SOUL

Babelsoul, La Clé (Autoproduction)
Peter Clinton (EP), Drive too busy [Vol.1] (Autoproduction)

Retrouvez la liste complète des sorties sur www.conseildelamusique.be

POURQUOI ?

Chance a-t-il fait Wembley?

Sacré Antoine ! Pour accompagner la sortie de *Fantôme*, son dernier album en date, et la série de concerts qui ont suivi, Chance avait annoncé un « Legendary Tour » aux étapes mythiques : Olympia, Paradiso, Zénith, Madison Square, Wembley... Des bars et des cafés, en réalité, mais où il a joué pour de bon ! Énorme clin d'œil évidemment, mais pas que.

DIDIER STIERS



DIR

st-ce parce que *Fantôme* est un album moins radiophonique, ce qui n'enlève rien à ses qualités, qu'il a fallu imaginer une com' plus décalée ?

Je ne suis pas sûr qu'il y ait eu un choix conscient de faire quelque chose qui puisse aider un disque peut-être moins radiophonique... Ici, la démarche est à l'origine plus créative que promotionnelle. Je travaille avec un guitariste qui officie dans Wu-man (*Nicolas Mouquet* - ndlr) et qui bosse chez Mortier Brigade, la boîte de pub qui a aidé à monter le projet. Je lui avais soumis l'idée un peu comme ça, pensant que ce serait marrant, et quand j'ai commencé à chercher des endroits, eh bien, il y a en Belgique un Zénith, un Olympia... Il se trouve aussi

que l'agence de pub a la possibilité d'octroyer des budgets à des projets auxquels elle croit, qui ne vont pas forcément rentrer des sous, et elle s'est lancée avec nous là-dedans.

Résultat : une visibilité quand même !

C'est pour ça qu'on le fait, aussi, mais à la base, c'était plus une idée très simple. Et qui participe à donner une sorte d'esprit au projet. Après, dans tout ce qui en découle, on a joué : on a rencontré les gens qui tenaient les salles, qui nous ont accueillis, qui ont trouvé ça cool. Tout ça avait un coup de frais !

Dans son humour, cette dérision, le clip annonçant la tournée a quelque chose de très belge. On retrouve ce côté dans le disque lui-même ?

Il y a quelque chose qui est entre Strip-Tease et un clip vidéo, que j'assume à fond puisque j'ai quand même été biberonné à ce genre d'esprit et d'émissions. Après, « le côté belge », ça dépend comment c'est dit, si c'est dans la bouche des Français ou d'autres... Mais c'est vrai qu'il y a un esprit qui nous appartient, qui appartient à ce pays tout petit, on a ça en nous, donc on l'utilise. L'album, lui, s'est un peu fait « à la démerde ». J'étais sur un gros label français que je n'ai plus, mais je voulais quand même ce disque, du changement... Je me suis imposé de le faire ici, pour une part en mode home studio, de manière à capter très vite des instants assez frais. Via des gens, j'ai reçu un vieux piano de quelqu'un qui voulait s'en débarrasser, la salle que j'occupe, c'est un peu par accident, j'ai acheté quelques petits synthés lors d'un voyage au Canada... Voilà, ce sont des petits moyens mais qui m'ont poussé à être plus créatif. C'est « la démerde », quoi, donc un peu « à la belge ».



K.A.A.P. / Vrijstaat O © Maarten Grukens

VUE DE FLANDRE

Jazz clubs in Vlaanderen

PETITS... MAIS VIVANTS !

En Flandre, comme un peu partout, le jazz a le vent en poupe. Il suffit, pour s'en convaincre, de regarder le succès de jeunes groupes tels que STUFF., Nordman, SCHNTLZ ou Donder, pour qui le public se déplace en masse dans des salles plus ou moins grandes. Mais qu'en est-il des plus petits lieux que l'on appelle souvent, à tort ou à raison, les clubs ? Profitent-ils du même engouement, proposent-ils le même genre de musique et comment s'en sortent-ils ?

JACQUES PROUVOST

Mik Torfs s'occupe des JazzLab Series et propose des tournées dans différentes villes de Flandre. C'est un peu la locomotive de la *hype jazz* et ses concerts se partagent entre grandes salles (Handelsbeurs, Flagey, De Roma), centres culturels ou des structures comme KAAP. Plus rarement dans des clubs indépendants.

À Gand, dit-il, le **Hot Club**, est sans doute le seul club digne de ce nom qui persiste. Ce minuscule endroit, chaleureux, propose du jazz mainstream ou avant-garde, mais toujours acoustique, dans une ambiance club. Le mythique *Opatuur* a déménagé depuis longtemps et a trouvé une nouvelle formule dans un autre endroit et, pour le reste, ce sont surtout des cafés qui proposent souvent de la musique gratuitement.

TOUR D'HORIZON

Pour les clubs, les temps ne sont pas si faciles, comme en témoigne Ewout Pierreux, programmateur au **Hopper** à Anvers : *Nous sommes coincés entre les grosses salles qui proposent des concerts à moins de 15 euros et les cafés qui proposent des concerts gratuits. Difficile de faire comprendre au public qu'il y a une entrée à payer et donc difficile parfois de rémunérer correctement les musiciens dans des clubs.* Résultat, le Buster ou le Swing Café ont fermé depuis longtemps et le Antwerpse Jazz Club, très actif dans les années 60 et 70 n'organise plus que des conférences audiovisuelles. Mais le célèbre **Muze** est toujours bien là et le Hopper peut compter sur les fidèles qui viennent écouter du jazz acoustique, et plus ou moins dans la tradition, chaque dimanche après-midi et lundi soir.

L'ambiance club est particulière, c'est un moment privilégié entre public et musiciens. C'est ce que défend Peter Anthonissen, le boss du **Hnita Jazz Club** à Heist-opden-Berg, l'un des plus anciens clubs de Belgique. *Je maintiens la philosophie instau-*

rée par mon papa. Je suis dans un circuit différent pour proposer des choses différentes. Que ce soit de l'improvisation, de l'avant-garde ou du jazz plus accessible, le club affiche souvent complet. C'est normal pour moi de programmer autant Thunderblender que Vincent Herring ou Gilad Hekselman. Mais quand nous programmons des groupes plus hype, électro rock, le public ne suit pas nécessairement. Le Hnita existe depuis 63 ans sans aucune aide et s'est transformé en coopérative pour rénover les lieux. *Pour l'instant, on fait des concerts à l'endroit où mon père les organisait entre 1955 et 1965. C'est particulier, très authentique et plus petit que le «Hoeve» que nous réintégrons dans quelques années.*

Si l'on redescend vers Malines, on peut saluer le dynamisme et la vivacité du **Jazzolder**. Ce club qui a démarré dans un grenier avant de déménager dans une chapelle et actuellement dans une maison (en attendant un lieu définitif), organise non seulement des concerts chaque semaine mais fait vivre le jazz chez les particuliers le temps d'un «Jazz at Home». Jazzolder organise également un «Jazz Contest» qui permet aux jeunes de tous pays de s'exprimer. Cette année, le club malinois s'est associé avec le **Lokerse Jazz Club** (à Lokeren), autre endroit qui défend, entre autres, le jazz acoustique.

LE VOYAGE CONTINUE

À Bruges, en dehors des festivals, c'est de-

venu un peu plus calme. Le célèbre De WERF se positionne de plus en plus comme un centre culturel (théâtre, stand up, littérature et concerts de jazz) mais l'association avec Vrijstaat O de Ostende, sous le nom de **KAAP**, permet quand même de belles synergies. Vrijstaat O, justement, est un fabuleux endroit qui donne une vue incroyable sur la mer. Les jours de concerts, le dimanche en général, tout est complet. L'expérience vaut le détour.

Au-delà d'Anvers, presque à la frontière hollandaise, **De Singer** à Rijkevorsel est aussi un bel exemple de réussite. Petit à petit, le club s'est forgé une réputation qui lui a permis d'inviter des groupes de jazz assez pointus. Ces derniers temps, l'offre s'est étendue suite aux accords passés avec De Warande à Thurnout. Il y a donc encore plus de concerts et les styles sont plus variés. Malgré la difficulté de la tâche, les initiatives ne manquent pas. On peut encore signaler **Le Walter**, à Anderlecht, par exemple, qui a ouvert ses portes voici quelques mois à l'initiative du batteur Teun Verbruggen. Il ne faudrait pas oublier non plus **La Conserve** à Leuven (dans les anciens ateliers Marie Thumas) ...

Peut-être moins visibles que les grandes salles, tous ces petits lieux se démenent pour faire vivre un jazz multiple et plus vivant que jamais. N'hésitez pas à vous y perdre.



© Arnaud Ghys

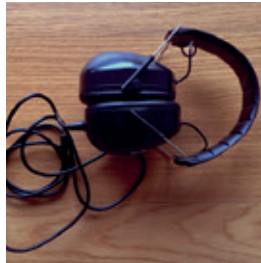
C'est le musicien hyperkinétique du moment, le batteur de jazz qui ne dort jamais pour goûter à tous les projets et concrétiser les idées qui agitent constamment son esprit foisonnant. À 26 ans, Antoine Pierre a déjà officié derrière les fûts pour Philip Catherine, Tom Barman (dans le groupe Taxiwars), Jean-Paul Estiévenart et Félix Zurstrassen. Bien conscient d'avoir l'inspiration d'une vie, il est également l'heureux titulaire de deux projets personnels. URBEX, dont le second album - sorti en avril dernier - fera bientôt l'objet d'une nouvelle tournée, et le tout récent Next.Ape, plus proche du trip hop que du jazz, dont une première livraison est attendue d'ici la fin de l'année.

De quoi laisser un peu de temps à Antoine pour animer les *Cubistic sessions* qu'il organise chaque mois à la Jazz Station de Saint-Josse, et boucler son agenda avec *deux, trois collaborations à gauche, à droite*. Vous avez dit frénésie ? Lui préfère parler de passion, et nous reçoit chez lui, à la maison, pour nous montrer les objets dont il ne se sépare jamais.

VALENTIN DAUCHOT

L'INTERVIEW INDISCRÈTE

Chez Antoine Pierre



MON CASQUE

Ça, comme tu peux le voir, c'est un casque audio conçu spécifiquement pour les batteurs. Quand je le porte, je n'entends plus rien d'autre, je suis plongé dans ma bulle. C'est particulièrement utile en studio quand tous les musiciens enregistrent dans des pièces séparées, parce que ça rend directement le son qu'on entend sur CD. Les musiciens ont souvent tendance à exagérer pendant l'enregistrement, à en faire un peu plus, alors qu'il faut justement en faire un peu moins pour que le jeu soit parfaitement lisible. Le casque me rend plus conscient, précis, fin. Mais je ne l'utilise jamais quand on jamme tous ensemble, et certainement pas en live, car ça tue toute interaction.



MES CARNETS

Dès que j'ai une idée en tête, je la note. C'est la seule façon de sortir cette idée de mon esprit et de pouvoir passer à autre chose. Du coup, j'ai constamment un ou plusieurs carnets avec moi. Le petit là, avec des portées, c'est mon carnet de voyage, celui que je transporte en permanence dans ma housse de cymbale. On y retrouve une partie des compositions du dernier album d'URBEX, par exemple. Je suis tout à fait capable de me balader tranquillement en rue et de péter un câble subitement parce que j'ai une idée que je dois noter. *Un jour, en pleine promenade, tu t'es arrêté devant une fontaine et tu*

t'es mis à écouter le rythme des jets d'eau, l'interrompt sa maman, qui passe justement lui dire bonjour à l'appartement. Tu as pris ton carnet et tu t'es écrié « J'ai une idée ». Subitement, plus rien d'autre n'existait. Voilà, poursuit Antoine en prenant en main un second carnet, ça illustre bien la situation. Ce carnet-ci, un peu plus grand, est destiné à tout le reste. Si je sens que quelque chose doit sortir - des mots, des dessins, des notes, des listes, ... - je le note ici. Et quand mes idées musicales sont triées, je les réécrits au propre dans le troisième carnet, le plus grand, qui reprend mes compositions abouties. Celui-là, il ne quitte jamais la maison, parce qu'il est bien trop important.



MON SLIP PORTE-BONHEUR

Et voilà la pièce maîtresse, mon slip porte-bonheur... Ou plutôt mes slips porte-bonheur, car j'en ai plusieurs. Le slip bleu à pois blancs, c'est le plus important. Tu peux voir qu'il a vécu d'ailleurs, il est tout usé, parce que je ne suis pas fétichiste au point de ne pas le laver (rires). Quand j'ai une date vraiment importante, c'est celui-là que je porte. Parce qu'il est confortable, mais surtout parce qu'il est ridicule, ce qui a un côté profondément dédramatisant. Quand tu le regardes, il te fait rire, ce slip. Aujourd'hui, par exemple, je l'ai volontairement laissé avec le linge propre, parce que je sais que j'ai un gros concert mercredi et que j'aurai envie de le porter. Normalement, je prévois bien le coup, mais si par malchance ce slip n'était pas disponible le jour « j », je pourrais toujours porter l'un de mes deux slips ridicules de remplacement : celui-ci, avec des petits dessins de piments ou celui-là avec des avocats. J'en ai un avec des pigeons aussi, mais il est au linge sale. Ces caleçons, c'est une blague à moi-même, genre « tout va bien se passer, avec le slip que tu viens de mettre, il ne peut rien t'arriver ».

C'était en...

DÉCEMBRE 1980



En 1979, Lio retournait la pop frenchy avec son tube *Banana Split*, composé par Jay Alanski et écrit par Hagen Dierks (pseudonyme de Jacques Duval). 40 années plus tard, c'est Angèle et sa *Loi de Murphy* qui réalisent la même prouesse. L'Histoire, un éternel recommencement !

Larsen fait le point dans son « ZOOM » sur l'état de la belge pop en 2019 et vous permet de (re)découvrir cette interview de la plus Belge... des Portugaises. Un papier signé Bert Bertrand paru dans le fanzine « En attendant » en décembre 1980.

En 1979, Lio retournait la pop frenchy avec son tube *Banana Split*, composé par Jay Alanski et écrit par Hagen Dierks (pseudonyme de Jacques Duval). 40 années plus tard, c'est Angèle et sa *Loi de Murphy* qui réalisent la même prouesse. L'Histoire, un éternel recommencement !

Larsen fait le point dans son « ZOOM » sur l'état de la belge pop en 2019 et vous permet de (re)découvrir cette interview de la plus Belge... des Portugaises. Un papier signé Bert Bertrand paru dans le fanzine « En attendant » en décembre 1980.

Deux ou trois choses que je sais d'elle

Personne ne connaît Lio. Ni les gens qui la jugent idiote parce qu'ils l'ont vue trois minutes à la télévision, ni les représentants du show-business avec qui elle est obligée de travailler, ni le Journaliste qui a passé quatre heures à l'interviewer, ni Lio elle-même. Pourtant le Journaliste est conquis et satisfait parce que Lio, cette gamine de 17 ans, est n'importe quoi sauf stupide. Elle est antipète mais prodigieusement émotionnelle, fashionable mais excessivement sensible, impulsive mais admirablement tolérante, paranoïaque mais excessivement sensible, impulsive mais admirablement tolérante, fashionable mais effroyablement réfléchi. Et elle est honnête, surtout.

Le Journaliste a rencontré celle qui allait devenir Lio le 11 décembre 1977, après un concert de 999 (quoi ?) au Chancier. Elle avait 14 ans et comme ils habitaient dans le même quartier, ils étaient rentrés ensemble. - Et puis après ça -, raconte-t-elle au Journaliste, - je l'ai revu plein de fois quand tu passais ici à vélo pour aller à En Attendant ». La quatrième fois que le Journaliste a eu affaire à elle, c'est fut par son photographe Hagen Dierks qui lui a offert quelques semaines avant la sortie du *Banana Split*. Comme la firme de disques et comme Marc Moulin (le producteur), le Journaliste estimait que Lio était un vrai pseudo-nyme. (Qu'est-ce qu'il peut être bouché parfois, celui-là).

Cet été, ils se sont revus alors que Lio se produisait en public, en playback et généralement à Middelkerke, devant un public de semi-mongois. Enfin, il y a quatre semaines, ils se sont livrés à une série d'entretiens dans la chambre de Lio. Une chambre avec des poupées, des disques, une photo encadrée de Louise Brooks et dans un coin, une caisse avec des lettres de fans. C'est une Lio inattendue qui paraît, sérieuse et concentrée, motivée et désespérée, fragile et préemptoire à la fois.

Voici un bref extrait de ce qui s'est dit :
Le Journaliste : — **Indépendamment de tes souhaits de départ, tu as l'impression que les gens te classent plutôt dans la variété ou plutôt dans le rock ?**

malaise, seulement tu as une répose différente à ton malaise. A ce moment-là, je me suis rendu compte que le Rock, ça ne voulait rien dire non plus, alors qu'avant je serais morte pour le Rock.

— Tu ne crois pas que tu as surtout été déclassifiée par le PUBLIC rock ?

— C'est ça, je ne crois pas qu'il y ait nécessairement plus de gens intéressés dans le public rock que dans le public qui lit *Puridium* - par exemple, quand tu as une masse, tu as 99 % d'idiotis dedans, de gens inintéressants et intolérants (...) Tu sais, les gens n'apprennent jamais - avant, le jazz était considéré par les gens bien-pensants comme de la musique de bordel et puis le jazz a été intégré et les gens se sont habitués mais quand Elvis Presley est arrivé, ceux qui s'étaient révoltés contre leurs parents pour pouvoir écouter du jazz sont devenus parents à leur tour et au lieu d'avoir compris, ils ont empêché leurs enfants d'écouter du rock'n'roll. Puis le rock'n'roll est entré dans les maisons mais quand les Beatles sont arrivés, il y a eu les mêmes problèmes, et puis Bowie est arrivé et c'était toujours pareil, les parents faisaient toujours chier leurs enfants. Et maintenant moi, je suis arrivée et c'est toujours le même problème.

— Tu crois que tu présentes une image tellement dérangeante pour les parents ?

— Tu sais, le succès dérange tout le monde. Je reçois des tonnes de courrier, donc je sais qu'il y a des tas de gens pour lesquels je suis vachement important (sic), mais chaque fois que je sors en rue je marche de me faire casser la gueule et je me fais insulter tout le temps. Ça me fait de la peine, moi je voudrais vraiment bien que tout le monde m'aime. Je ne comprends pas que des gens me détestent au point de vouloir me faire du mal physiquement et d'être odieux avec moi. Je ne comprends pas non plus que des gens m'adorent comme ils le font. Mais la violence physique, je trouve important qu'il y ait un certain respect qui s'installe ou au moins de l'élégance dans l'attitude. (...) Mais pour en revenir à la question sur les parents, je crois qu'à notre époque, les parents n'interdisent plus à leur fille de se coiffer comme elle veut et de se faire une queue de cheval comme moi si elle s'en fiche, mais ils leur disent - tu ne pas pas aller à l'école comme ça ? -

Si belle si belle et inutile Mais ce sont vos valeurs que je trouve utiles

Si belle si belle et inutile Mais ce sont vos valeurs que je trouve utiles

— Parle-moi de la chanson « Si Belle et Inutile ».

— C'est une chanson que je ressens vachement fort. Je dis des choses vraies et tristes, c'est une situation qui n'est pas facile à vivre et je dire de cette manière, c'est ce qu'il y a de plus honnête. Quand elle dit (les lecteurs apprécieront le doublement) « moi je danse et d'autres gens meurent... », elle est pas, euh... JE ne suis pas contente de penser ça, mais c'est ainsi et je trouve que c'est vachement mieux de dire ça comme ça que de dire « je suis vachement malheureuse que les enfants meurent de faim au Cambodge ». Et c'est vrai, ça me rend très malheureuse que des enfants meurent de faim, mais le dire, c'est absolument nul, parce que les gens qui le pensent vraiment, ils ne se contentent pas de le chanter. Le jour où j'aurais le courage de dire à quelqu'un que je me sens concernée à fond, l'instant d'après je prends un billet d'avion pour le Cambodge, une trousse de pharmacie, tout mon argent à la banque et je deviens Sœur Thérèse. Ceci dit, je n'ai pas envie pour le moment de devenir Sœur Thérèse, alors je le dis. C'est pas très beau, mais d'un autre côté, c'est vachement plus beau parce que je suis sincère.

— Comment peux-tu trouver ce que tu fais inutile, vain, puéril et le faire tout de suite ?

— Je mets la panne pas justement. En absolu, tout est futile, rien n'est important, même pas de vivre, puisqu'on meurt un jour, les films que je vais voir, les disques que j'achète sont futiles. MAIS ce ne l'est pas dans mon univers à moi, parce que pendant le film, pendant le disque, j'ai vécu intensément donc c'était très important pour moi sur le moment même. Ce dépend comment tu prends la chose, si tu la prends dans une épique d'abolu parfait, alors il ne te reste plus qu'à te tirer une balle dans la tête parce que rien n'est rien, en fin de compte. Mais c'est faux de raisonner comme ça, moi tous les disques et les photos que je possède, je ne pense pas du tout que ce soit futile. Du temps où je n'avais pas beaucoup de sous, acheter des disques c'était plus important pour moi que de manger.

— Explique-moi maintenant pourquoi tu te sens inutile.

— C'est normal, moi je suis super-important vis-à-vis de moi-même, j'admets complètement que pour le monde, d'un côté ce ne le soit pas. Par contre, ce que je n'admets pas, c'est que le voisin vieillot me dise que c'est futile, car pour moi ces photos sont plus que de simples images, c'est LE sentiment extrême, c'est MON maximum, sans ça je mourrais. Je comprends très bien que d'autres gens aient des maximums différents des miens, mais moi je ne me permettrais pas d'aller leur dire que leur vie est vaine parce que je n'ai pas les mêmes centres d'intérêts qu'eux. Et je voudrais bien que les gens aient le même respect vis-à-vis de moi.

— Dans le film de « Si Belle et Inutile » à Generation 80, on te voit toute nue sous ton manteau de vision pendant que derrière toi défilent des images de guerre, de bombes, etc. Veux-tu dire que les centres d'intérêt sont futiles par rapport aux grands problèmes de ce monde ou est-ce l'inverse ?

— Mais justement, c'est ce que j'explique. (Le Journaliste est un peu pouce). C'est EUX qui disent que je suis belle et inutile, c'est EUX qui me jugent selon LEURS valeurs.

— Tu enregistres ces disques plutôt pour toi, pour ton ego, ou alors pour le public éventuel ?

— Oh, sûrement pas pour moi, je n'ai même pas une copie de *Banana Split* chez moi, je les ai toutes données. Pas pour moi, mais pour... un double de moi ? Je ne sais pas. Ce ne me plairait jamais d'écouter mes propres disques, mais si j'arrive à me soustraire de moi et à pouvoir considérer Lio comme une fille dont je n'ai pas senti toutes les difficultés à chanter, à prendre des photos, dont je n'ai pas vu toutes les étapes, les vaines photos, alors je crois bien que j'aimerais Lio.

— Tu as l'air tellement pleine d'auto-insatisfaction.

— Oui, je ne m'aime pas beaucoup (elle se rétracte immédiatement). Je sais que je ne devrais pas dire ça, les gens vont croire que c'est du cinéma mais tant pis. Mais quand j'ai vu des photos de Marilyn Monroe ou de Brigitte Bardot et qu'il y a des gens qui viennent me dire que moi je suis jolie, je suis furieuse ! Et je le pense, et je suis malheureuse de ne pas être aussi belle qu'elles. Je pense que c'est pour ça que personne ne pourra jamais m'aimer à la folie, parce que je ne suis pas belle. (...)

Le Journaliste n'est bien sûr pas du tout d'accord avec Lio sur ce dernier point. Il répond longuement à cette phrase et réécrit « Si Belle et Inutile » = bien plus qu'il n'était nécessaire. Une chanson révoltante, superbe et sincère. Comme Lio.

A SUIVRE... Bert Bertrand

Le présent article est reproduit avec l'autorisation de l'Éditeur, tous droits réservés. Toute utilisation ultérieure doit faire l'objet d'une autorisation spécifique de la société de gestion Copiepresse: info@copiepresse.be

BO
ZAR

VK
CONCERTS

1001
VALISES

BALKAN TRAFIK!

24 – 28 APR. '19

MUSIC - THEATRE - CINEMA - LITERATURE - EXPO
DEBATE - HAPPENINGS - VINO ZIRKUS

MARKO MARKOVIĆ BRASS BAND
+ SPECIAL GUEST BOBAN MARKOVIĆ @BOZAR
SUBCARPAJI + GUESTS @VK ROMANO DROM
20TH ANNIVERSARY + GUESTS @BOZAR THE URBAN
CHAPTER II @VK DIVANHANA & SUZAN KARDEŞ @BOZAR
BERNARD ORCHESTAR @BOZAR
AND MANY MORE

PALAIS DES BEAUX-ARTS
BRUXELLES
PALEIS VOOR SCHONE KUNSTEN
BRUSSEL

PARTNERS 1001 VALISES



FUTURE
AT WORK



euronews.



PARTNER BOZAR

BNP PARIBAS
FORTIS

Rue Ravensteinstraat 23
1000 Brussels
+32 2 507 82 00
www.bozar.be / www.balkantrafik.com

